

1
C
30

83



90

XVII
Lehne Wittenkitten

N^o 11083



MEMOIRES

DE LA
COMTESSE
DE

M I R O L,

O U

LES FUNESTES EFFETS
DE L'AMOUR ET DE
LA JALOUSIE;

HISTOIRE PIÉMONTOISE:

PAR Mr. LE MARQUIS

D' A R G E N S.



A LA HAYE, ..

Chez **ADRIEN MOETJENS,**

M, DCC. XXXVL

MEMOIRES

DE LA

COMTESSE

DE

MIROL



DE L'AMOUR

PAR M. DE LA

L39

M. DCC XXXVI

ADRIEN MORJENS



PREFACE.

V OULANT donner
une Idée des Effets
de l'Amour & de
la Jalouſie, j'ai crû, que
je devois choiſir en Italie
les principaux Sujets de
mon Ouvrage. Ce n'eſt
point ſur la ſeule Opinion
vulgaire, qu'eſt fondée la
Réputation, que ſe ſont
acquiſe les Italiens, d'être
les Peuples les plus jaloux
de l'Univers. Ils l'ont ſou-
vent juſtifiée par leurs Ac-
tions.

P R E F A C E.

tions. Les Turcs, & les Persans, ont l'Extérieur contre eux. Mais, malgré leurs Eunuques & leurs Serails renfermez si soigneusement, ils sont incapables de se porter aux Excès où les Italiens se laissent entrainer par cette Passion. Un seul Exemple suffira pour justifier mon Opinion.

UN Florentin croïoit avoir à se plaindre d'un de ses Amis; se figurant, que, sous le Prétex-
te de l'Amitié, il lui avoit enlevé le Cœur de son
Epouse.

P R E F A C E.

Epouse. Peut-être aussi
pensoit-il, qu'il en avoit
eu les dernières Faveurs.
Quoiqu'il en soit, sa Ja-
lousie le poussa à se van-
ger de l'Affront qu'il
croïoit avoir reçu. Un
jour, il pria son Ami
d'aller promener avec lui:
&, l'ayant conduit assez
loin de la Ville dans un
Lieu Solitaire, il tira un
Pistolet de sa Poche; &
après lui avoir dit le Sujet
de sa Haine, il lui annon-
ça, que le seul Moïen,
qu'il avoit pour conser-
ver ses Jours, étoit de

P R E F A C E.

renoncer à sa Religion. L'Ami, ou plutôt l'Ennemi, consentit à tout pour sauver sa Vie. *Me voilà satisfait*, dit aussitôt le jaloux Italien, en lui cassant la Tête d'un Coup de Pistolet: *puisqu'en-voie l'Ame & le Corps au Diable.* Je doute, que toute la Jalousie du Levant ait jamais produit une semblable Action.

ON peut y joindre le Discours, que me fit un Comte Piémontois lorsque j'étois à Turin, & qui m'a donné la première

P R E' F A C E.

miere Idée de mon Roman. Je parlois avec lui de la Liberté dont les Femmes jouïssent en France, & de l'Usage qu'elles en font. Je soutenois, que les plus libres étoient les plus sages. *Si tous les Maris François*, me dit le Comte Piémontois, *pensoient comme moi, les Apoticaire de toute l'Europe n'auroient point assez de Poison.*

LES Italiens sont jaloux jusqu'à la Fureur : mais, il faut avouër, qu'il n'est point de Peuple chez

P R E F A C E.

chez qui la Constance
soit plus à la Mode: les
Espagnols sont des vola-
ges auprès d'eux; & il
seroit difficile de décider,
s'ils sont plus jaloux que
constans. On voit com-
munément dans leur Pais
des Passions, qui, chez
nous, passeroient pour
des Chimeres & des Fa-
bles contraires à la Vrai-
semblance.



M E -

MEMOIRES

DE LA

COMTESSE

DE

M I R O L,

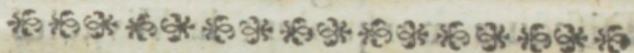
OU

LES FUNESTES EFFETS

DE L'AMOUR ET DE

LA JALOUSIE,

HISTOIRE PIÉMONTOISE.



PREMIERE PARTIE.

L'AMOUR fit les Mal-
heurs de la belle Com-
tesse de Mirol : sa
Constance & sa Vertu
lui fournirent les seuls Soutiens
qu'elle eut dans ses Infortunes ;
& sa Fermeté fut l'unique Secours
qu'elle opposa au Destin le plus
déplorable. Elle naquit à Tu-

A

rin,

2 MEMOIRES DE

rin, d'une Famille illustre dans le Piémont. Son Pere s'appelloit le Comte d'Acculea. La jeune Emilie, c'étoit le Nom de la Comtesse lorsqu'elle étoit Fille, fut élevée dans un Abbaïe, auprès de la Nièce du Cardinal Ottoni. Dès sa tendre Jeunesse, on appercevoit déjà en elle les Graces & les Charms qu'elle posséda depuis dans un Degré éminent. Elle avoit des Sentimens, qui paroissoient extraordinaires à son Age. Ses moindres Discours marquoient la Vivacité & la Justesse de son Génie. La Beauté du Corps égaloit celle de l'Esprit. Sa Taille bien prise, ses Yeux vifs & pleins de Feu, sembloient lui assurer la Conquête de tous les Cœurs. Elle profita, en croissant, des Leçons des Maitres qu'on lui avoit donnez. A peine avoit-elle quatorze Ans, qu'elle savoit parfaitement la Musique. Elle dançoit

M^e. DE MIROL, *I Part.* 3
noblement, & connoissoit de
l'Histoire & des Belles-Lettres
ce qu'il convenoit à une Femme
d'en favoir.

LE Comte d'Acculea son Pe-
re, charmé des Vertus & des
Talens d'Emilie, songea à l'é-
tablir de bonne heure: il la sor-
tit du Couvent, & la mit auprès
de sa Mere. La Comtesse d'Ac-
culea conduisit sa Fille dans le
grand Monde. Elle la présenta
à la Princesse Roïale, qui, char-
mée de sa Figure, & de son Es-
prit, voulut prendre soin de son
Etablissement. A peine eut-elle
paru à la Cour, qu'elle attira a-
près soi tous les Cœurs. Plu-
sieurs Soupîrans se déclarèrent
ouvertement: les autres brûlé-
rent en secret, ne se croïant pas
des Partis convenables à la Naîs-
sance & au Rang d'Emilie.

P A R M I les Amans qui éle-
vérent leurs Yeux jusqu'à elle,
le Marquis Parado, jeune Hom-

4 MÉMOIRES DE

me, doué d'un Esprit supérieur, & d'un aimable Figure, fut un des plus zéléz. Il sortoit d'une illustre Famille, & son Mérite lui donnoit l'Espoir d'avoir la Préférence sur ses Rivaux. Quoiqu'il sentît dans son Cœur des Sentimens qu'il avoit envie d'apprendre à Emilie, la Crainte de lui déplaire le forçoit à se taire. Il contraignit pendant quelque tems ses Feux dans le Silence; & tâchoit, par ses Regards, d'apprendre à son Vainqueur son Etat & sa Situation. Mais, Emilie ignoroit le Langage des Yeux: son Cœur n'avoit jamais ressenti de Trouble; & tous les Soupirs & les Empressemens du Marquis Parado étoient pour elle des Mysteres auxquels elle n'entendoit rien: elle attribuoit à la Politesse ses Soins & ses Attentions.

LE Marquis étoit au Desespoir du peu d'Effet que produisoient toutes ses Démarches. Il résolut

d'a-

M^E. DE MIROL, *I Part.* 5
d'avouër à sa belle Maitresse les
Sentimens qu'elle lui avoit inspi-
rez. Il ne fut plus retenu que
par l'Occasion favorable, qu'il
vouloit trouver, pour ne point
effaroucher une jeune Personne,
à qui le Nom d'Amour pourroit
paroître étrange. Il voïoit sou-
vent Emilie à la Cour: elle al-
loit tous les Soirs chés Madame
Roïale. Il crut que cet Endroit
étoit plus propre qu'un autre à
favoriser son Dessein. La Merc
d'Émilie, obligée de rester au-
près de la Princesse, pendant le
Cours de l'Assemblée, obser-
voit moins sa Fille, qui, sou-
vent, alloit avec d'autres jeunes
Demoiselles se promener dans les
Jardins du Palais.

LE Marquis profita de cette
Occasion. Il avoit donné la
Main à la jeune Emilie; & le
Baron Quaglia accompagnoit la
Marquise de Saint-Redini. Ils s'é-
cartèrent peu à peu les uns des

6 MÉMOIRES DE

autres, & Parado se trouva avec sa belle Maitresse auprès d'une Fontaine, où l'on avoit placé une Statue du Bernin, celebre Sculpteur, qui représentoit l'Enlèvement de Proserpine. *Voilà,* dit Emilie en riant, *une plaisante Façon de se choisir une Epouse. Il faut avouër, que les Dieux des Anciens n'étoient pas fort scrupuleux. Aussi,* répondit le Marquis Parado, *n'étoient-ils pas fort heureux. Et qu'importe d'avoir en son Pouvoir ce que l'on aime, si l'on n'est point assez fortuné pour être païé de Retour? Pluton fut plutôt le Gardien de Proserpine, qu'il n'en fut l'Amant. Un Cœur véritablement tendre peut-il être content, de ne devoir son Bonheur, qu'à l'Obéissance? Je connois peu,* repliqua Emilie, *les Sentimens que vous soutenez: & j'ignore qu'il en faille d'autres que l'Obéissance que nous devons à nos Parens, pour être heureux dans le Mariage. Je crois,*

crois, qu'il me sera aisé d'aimer l'Époux que ma Famille me destinera; Et je ne pense pas qu'il soit pour cela nécessaire d'aucun Effort. Que vous êtes heureuse, s'écria le Marquis d'une manière vive, d'être aussi sûre de votre Cœur: Et qu'il est difficile à bien des Gens de pouvoir jouir d'une égale Tranquillité! Si vous connoissiez les Maux que peuvent faire deux beaux Yeux, vous jugeriez vous-même, que ce que vous regardez comme facile est un Effort impossible à quiconque a perdu la Liberté. Ho, reprit Emilie en riant, tant pis pour ceux qui la perdent. Ils doivent, s'ils ont du Jugement, ne point se dessaisir du Bien le plus essentiel de la Vie. Cela, répondit le Marquis, dépend-il de nous? Une Puissance plus forte que toute notre Prudence, un Pouvoir qui rend toutes nos Précautions inutiles, ne nous détermine-t-il pas malgré nous? Quand vous m'avez ravi mon Cœur, belle

8 MEMOIRES DE

Emilie, n'ai-je pas voulu m'en garantir? N'ai je pas prévu tout ce qui m'arriveroit? Je n'ai cependant pû me défendre de vous rendre les Armes? Après avoir vainement combattu, j'ai été obligé de me soumettre: Et la Perte de ma Liberté ne vous a couté qu'un Regard, qui peut-être ne tomboit sur moi qu'au hasard. Je vois, que vos Yeux s'arment d'une Rigueur mortelle. J'entens déjà l'Arrêt fatal que votre Bouche va prononcer. Mais, si j'ai rompu le Silence, si j'ai révélé un Secret que j'avois résolu de vous cacher jusques à ce que j'eusse mérité par mes Soins de pouvoir vous en faire l'Aveu, n'en accusez que vous-même; prenez-vous-en à vos Charmes, qui m'ont forcé malgré moi à vous découvrir mon Cœur, Et qui, après m'avoir ravi la Liberté, m'ont ôté le Pouvoir de me contraindre.

PENDANT que le Marquis avoit parlé, Emilie avoit paru
très-

ME. DE MIROL, *I* Part. 9
très-interdite. *Les Discours*, lui
répondit-elle, que vous venez de
me tenir, me paroissent si extraor-
dinares, que vous devez attribuer
à ma Surprise la Complaisance que
j'ai eu de n'en point interrompre le
Cours. Et sur quoi avez-vous pu
penser, que je pûsse me contraindre
à les entendre? Avez-vous entrevû
dans ma Conduite quelque chose qui
ait pu autoriser votre Hardiesse?
Un autre vous feroit peut-être re-
pentir plus vivement de l'Offense
que vous me faites. Mais, si vous
m'aimez véritablement, votre A-
mour suffit pour me vanger. J'évi-
terai d'ores-en-avant que vous ne
puissiez m'apprendre des Sentimens
que je ne dois flater que dans l'E-
poux que ma Famille me destine.

LE Marquis alloit répondre à
la belle Emilie: mais, la Mar-
quise de Saint-Redini, & le Ba-
ron Quaglia, les rejoignirent. Il
fut obligé de garder le Silence,
& la Conversation devint géné-
rale.

rale. Quelque Contrainte que se fit le Marquis Parado, on s'aperçut qu'il étoit excessivement mélancolique. Plusieurs Personnes lui demandèrent s'il se trouvoit incommodé? Il fut bien aisé d'avoir cette Excuse pour sortir du Palais avant la fin de l'Assemblée, & prétexta une Maladie imaginaire, pour cacher la véritable aux Yeux du Public.

DE'S qu'il fut arrivé chés lui, il se livra à la Douleur la plus mortelle, il devint la Proie des plus tristes Réflexions. C'est donc-là, disoit-il, où se réduit tout mon Espoir! J'ai passé dans la Paix & dans la Tranquilité les premières Années de ma Vie: rien n'avoit troublé mon Repos; &, lorsque je me flattois que l'Amour ne répandroit point sur mes Jours son funeste Poison, je deviens sensible pour une Beauté cruelle, dont j'essuie les plus durs Mépris. Qu'avois-je fait, Emi-
lie,

lie, pour vous être un Objet d'Horreur? J'ai entrevû, au milieu de votre Colere, encor plus de Mépris que de Dépit.

DANS le moment que le Marquis de Parado se livroit à ses tristes Réflexions, le Cœur d'Emilie étoit agité par des Mouvements, qui lui avoient été inconnus jusqu'alors. Elle ne pouvoit démêler les Troubles dont elle étoit saisie. Tantôt, il lui sembloit qu'elle avoit accablé le Marquis par des Mépris trop outrageans. Quelquefois, elle se faisoit bon gré d'avoir réprimé son Audace. Un moment après, elle repassoit dans son Esprit les Discours qu'il lui avoit dits, & elle ne les trouvoit point extraordinaires. Une Pensée différente succédoit à celle-là; & l'Amour se glissoit dans son Cœur, sous la Figure du Dépit & de la Colere.

PLUSIEURS Jours s'écoulerent

sans qu'il arrivât aucun Changement dans la Situation de ces Amans. Ils se voioient tous les jours chés Son Altesse Roiale. L'Air triste & abbatu du Marquis Parado apprenoit assez à Emilie ce qui se passoit dans son Cœur. Elle, de son côté, ne pouvoit s'empêcher de laisser échaper des Regards vers lui, qui marquoient moins de Courroux que de Pitié. Quelque prévenu que fût le Marquis du peu d'Espoir qu'il devoit faire sur le Cœur de son insensible Maitresse, l'Amour, qui vouloit apporter du Soulagement à ses Maux, le fit appercevoir, qu'il étoit regardé avec moins de Courroux qu'il ne l'avoit craint; un Raion d'Espérance vint luire à son Esprit: il crut, que, puisqu'Emilie n'avoit rien dans le Cœur, il pourroit, malgré sa Fierté, la rendre un jour sensible. Il ne douta pas, étant un Parti très-avantageux, que

ME. DE MIROL, *I Part.* 13

que le Comte d'Acculea n'avouât la Recherche qu'il feroit de sa Fille: il comprit, qu'il devoit seulement ménager le Caractere d'Emilie, qu'il croioit plus éloigné de la Tendresse, qu'il ne l'étoit effectivement. Il continua sans affectation ses Soins auprès d'elle: & ses Attentions & ses Empressements firent peu-à-peu leur Effet. Chaque jour, le Cœur d'Emilie perdoit de sa Fierté: elle sentoit un Plaisir secret, lorsqu'elle voïoit le Marquis; elle étoit mélancolique, lorsqu'il étoit absent. Elle ignoroit encor que ce qu'elle ressentoit étoit de l'Amour, ou du moins tachoit-elle de se persuader qu'elle étoit encor indifférente, lorsqu'un Accident, qui survint au Marquis, lui apprit clairement, qu'elle l'aimoit.

LA Princesse Roïale faisoit souvent des Parties de Chasse, où toute la Cour étoit. Les

14. MÉMOIRES DE
Dames, habillées superbement,
prenoient part à ces Plaisirs. Les
Picqueurs avoient conduit un
Sanglier jusqu'au pied d'un grand
Echaffaut qu'on avoit dressé au
milieu du Bois, sur lequel étoit
placée la Princesse & plusieurs
Dames de la Cour. Emilie étoit
de ce Nombre. Elle fut saisie
de Fraieur, en voiant le Mar-
quis Parado attaquer avec un
simple Couteau de Chasse le
Sanglier. Il lui donna un Coup
dans la Tête, qui ne l'abatit pas
dans l'instant: l'Animal, avant
de tomber, le blessa d'une de ses
Deffenses assez légèrement à la
Cuiffe. Le Marquis, sans s'é-
tonner, le renversa d'un second
Coup par terre. Dès qu'Emilie
vit le Sang couler sur les Habits
de son Amant, elle s'évanouit:
on eut bien de la Peine à la rap-
peller à la Vie. Elle ne put
s'empêcher, en revenant à elle-
même, de demander des Nou-
velles

M^r. DE MIROL, *I Part.* 15
velles du Marquis. On l'assûra,
qu'il n'étoit point en Danger,
& qu'on venoit de le reconduire
chés lui. Comme ce qui se pas-
soit dans le Cœur d'Emilie étoit
inconnu à tout le Monde, on
attribua son Evanouissement à
une Crainte ordinaire aux Fem-
mes, & sur-tout aux jeunes Per-
sonnes.

LE Marquis ignoroit la Part,
que sa Maitresse avoit prise à sa
Blessure. Il eut beni cent fois
l'Accident qui lui étoit arrivé,
s'il eut sçu de quel Bonheur pour
lui il avoit été suivi. Il n'aprit
sa Bonne-Fortune que le lende-
main, par quelques Seigneurs de
ses Amis, qui lui racontèrent
l'Evanouissement d'Emilie com-
me un Effet de sa Peur.

Si ceux, qui parloient au Mar-
quis, l'eussent examiné attentive-
ment, ils auroient vû aisément,
qu'il se passoit chez lui des Mou-
vemens violens. Vingt fois il
chan-

changea de Couleur, & resta interdit. Une espece de Joie, mêlée de Trouble & de Confusion, paroissoit sur son Visage. Sa Blessure pensa se rouvrir, par l'Agitation qu'il ressentit. A peine ses Amis l'eurent-ils quitté, qu'il réfléchit en liberté à ce qu'on venoit de lui dire. Quoi! s'écria-t-il, je serois assez heureux, pour avoir touché la Rigueur d'Emilie? Je pourrois ne lui être plus indifférent? Elle écouteroit mes Vœux, & l'Amour combleroit mes Souhairs? Non, non, poursuivoit-il: tu te flates, malheureux, d'un Bonheur imaginaire; tu attribues à la Tendresse l'Effet de la simple Pitié. Emilie est toujours cette fiere Emilie, qui t'imposa un éternel Silence. Elle n'a point changé de Sentiment. Ainsi, il est inutile que je change de Conduite. Je vais continuer à dévorer en secret mes Ennuis, sans la fatiguer
par

par d'inutiles Soupirs. Je garderai un éternel Silence. Content de ne point voir de Rival plus fortuné que moi, j'attendrai du Tems & de ma Constance ce que je n'ôse espérer de l'Excès de mon Amour.

LE Cœur d'Emilie n'étoit pas plus tranquille que celui de Parado. Cette Belle étoit dans un Accablement mortel. La Crainte, que lui avoit causé le Danger de son Amant, l'avoit instruite combien il lui étoit cher. Elle connoissoit la Source des Troubles qu'elle avoit ressentis : & l'Amour, qui avoit fait dans son Cœur des Progrès considérables, fans qu'elle s'en apperçût, y parloit en Maître & en Souverain. Elle étoit dans une Impatience mortelle d'apprendre des Nouvelles du Marquis. Elle envoia un Domestique pour s'en instruire de la part du Comte d'Acculea son Pere. Si l'amoureux Parado avoit
con-

connu les Soins empressez, qu'on avoit de s'informer de sa Santé, il n'en eut pas fallu d'avantage pour le rendre le Mortel du Monde le plus fortuné. Peu de jours après sa Blessure, il fut entièrement guéri: il reparut à la Cour, & Emilie le vit chés Son Altesse Roiale. Elle ne put s'empêcher de rougir en le regardant. Le Marquis s'en apperçut, & en tira un bon Augure pour son Amour. Il l'aborda avec un Air soumis: & , ayant trouvé le Moien de lui parler auprès d'une Fenêtre, d'où l'on ne pouvoit l'ouïr, Je suis, lui dit-il, contraint à rompre ce Silence que vous m'avez ordonné: &, quelque Serment que j'aie fait de ne vous jamais parler de la Situation de mon Cœur, souffrez du moins que je vous montre combien il est sensible à la Pitié que vous avez montrée pour moi. Mon Sort n'est point malheureux, puis-

puisque je vois que vous ne me haïssiez pas. Hélas! j'ai cru, que ce n'étoit pas assez que de m'accabler par votre Indifférence; mais, que vous y joigniez encor votre Haine. Je ne vous hais point, repliqua Emilie. Qui vous a pû persuader, que j'avois pour vous de pareils Sentimens? Je vous ai dit, que je ne voulois, ni ne pouvois, flatter une Passion, qui n'étoit point autorisée par ma Famille. J'ai trouvé mauvais, que vous m'appriissiez ce que vous deviez garder dans le Silence. Si j'avois à le faire, je le ferois encore, & vous répondrois avec la même Sévérité: mais, ne vous figurez point que la Haine ait dicté mes Discours. Ce seroit une Offense, que vous me feriez, aussi sensible que la première. Attribuez-les à la Raison, à la Modestie, & à la Régularité. C'est de-là d'où part leur Source,

ce,

ce, & point du tout d'une Haine que je n'eus jamais pour vous. Je suis donc trop heureux, répondit le Marquis; puisque je n'ai plus que votre Indifférence à combattre: & ma Constance, mon Amour, mes Soins, pourront peut-être un jour mériter quelque Retour. Pour que vos Empressements, reprit Emilie, aient quelque Effet, faites-les autoriser par mon Pere. Du moins, si je n'y suis point sensible, alors je ne les verrai point avec peine. Ha! s'il ne falloit, dit le Marquis, pour être heureux, que l'Aveu de votre Pere, je crois qu'il ne s'opposeroit point à mon Bonheur. Quelque peu que je sois prévenu en ma Faveur, j'ose me flatter, qu'il seroit content de ma Naissance & de mes Biens. Mais, qu'importe à un Cœur tendre l'Aveu de votre Pere, si vous n'y joignez le vôtre? Songez,

gez, répondit Emilie, que cet Aveu est le seul Acheminement pour obtenir le mien.

EMILIE fut obligée, pour éviter tous les Soupçons, de rejoindre la Compagnie. Le Marquis n'avoit pas crû, que la Conversation qu'il auroit avec elle dût lui être aussi favorable. Si sa Maitresse n'avoit rien dit, qui pût lui donner quelque Certitude d'être aimé un jour, elle lui en avoit laissé l'Espérance. Il résolut de faire auprès du Comte d'Acculea les Démarches qui autoriseroient ses Soins auprès d'Emilie. Il chargea un de ses Parens d'en faire premières Propositions. Le Comte d'Acculea les reçut avec plaisir: il répondit, qu'il ne sauroit donner à sa Fille un Parti plus avantageux; mais, qu'il ne pouvoit répondre à l'Honneur que lui faisoit le Marquis, que lorsqu'il auroit marié son Fils,

Fils, qui, étant le seul Héritier de sa Maison, devoit naturellement être plutôt établi qu'Emilie sa cadete. Il ajouta, qu'il ne demandoit que trois Mois de Délai, pour satisfaire le Marquis; aiant plusieurs Raisons essentielles, qui l'obligeoient à marier son Fils le plutôt qu'il pouvoit. Parado fut très satisfait d'une Réponse aussi favorable. Il apprit à sa Maitresse l'heureuse Réüffite de ses Démarches. Mon Pere, lui dit-elle, m'en a instruite: il m'a dit, qu'il approuvoit votre Recherche, & m'a ordonné de me préparer à lui obéir. Ainsi donc, s'écria l'amoureux Marquis, je ne vous devrai qu'à l'Obéissance: &, prête à subir un Joug qui peut-être vous opprime, vous n'irez à l'Autel, que par Devoir, & comme une Victime? Ha! voilà ce que j'ai craint. Je ne voulois vous devoir qu'à vous-même, & je vous de-

M^E. DE MIROL, *I Part.* 23
devrai à votre Pere. Je voulois
que mon Bonheur vint de votre
Main, & je le tiendrai d'une
Main étrangere. Que savez-
vous, repliqua Emilie, ce qui
peut se passer dans mon Cœur
d'ici au moment que je vous fe-
rai unie? Pourquoi voulez-vous
penser que vous ne me devrez
rien? Si vous m'aviés été aussi
indifférent que vous le dites, vous
aurois-je conseillé de vous adret-
fer à mon Pere? Aurois-je vou-
lu vous fournir le Moyen d'au-
toriser vos Feux? Lisez-vous
dans mes Yeux quelque-chose
qui vous annonce, que vous
ne pourrez me plaire? Si vous
n'y voiez pas de l'Amour, du
moins suis-je bien assurée, que
vous n'y voiez pas de la Haine.
Faites plus, s'écria le Marquis,
belle Emilie: laissez-moi y voir
mon Bonheur & mon Contente-
ment. Souffrez, qu'ils m'ap-
prenent, que je ne vous suis point
in-

24 MÉMOIRES DE
indifférent, & que ce sera avec
plaisir, que vous vous conformez
aux Ordres de votre Pere.
S'il ne faut, dit Emilie, que cet
Aveu, pour vous rendre heureux,
mon Cœur veut bien vous le faire:
&, puisque je suis autorisée
par ma Famille, je ne vous ca-
cherai point, que vous m'avez
scû plaire. Mais, que cet Aveu ne
vous donne point trop d'Espé-
rance. Si le Choix de mon Pe-
re venoit à changer, je ne pour-
rois plus vous cacher, que vous
me fûtes cher; mais, plus mon
Cœur auroit été sensible pour
vous, plus je vous accablerois de
Rigueur. Je sens, qu'il m'en cou-
teroit infiniment; que les Efforts,
que je ferois, pour vous bannir
de mon Souvenir, seroient peut-
être inutiles: mais, quoi qu'il
m'en dût arriver, je vous banni-
rois pour toujours de ma Vûe.
Ne troublez point, répondit le
Marquis, par les Craintes des Ac-
cidents

cidens aussi éloignés, la Joie & le Bonheur où vous m'élevez. Laissez-moi vous exprimer, par les Assûrances de la Tendresse la plus vive, combien je suis sensible à votre Tendresse. Je l'ai souhaitée plus que tous les Biens du Monde: elle m'est plus chere que la Vie; &, dans le Desespoir où j'étois, lorsque je vous croiois insensible, la seule Espérance de vous toucher a conservé mes Jours.

DEPUIS cette Conversation, ces deux Amans ne se cachèrent plus leurs Sentimens: on s'aperçut bien-tôt à la Cour de leur Union. Le Comte d'Acculea témoigna publiquement, qu'il regardoit le Marquis comme son Gendre futur. Cette Nouvelle fut sensible à tous les Soupîrans d'Emilie. Le Comte de Mirol fut un de ceux qui en parurent les plus touchés. Il s'étoit déclaré pour Captif d'Emilie, dès qu'el-

le avoit paru à la Cour. Il étoit riche, & avoit beaucoup de Protection. Il souffrit impatiemment qu'on lui eut préféré un Rival, & résolut de traverser l'Etablissement du Marquis, & de faire évanouir ses Espérances. Il crut, qu'en s'adressant au Comte d'Acculea, il lui donneroit la Préférence sur son Rival: la Faveur, dont il jouissoit, occasionnoit sa Présomption. Il fut trompé dans ses Espérances: le Comte d'Acculea répondit, qu'il étoit fâché de ne pouvoir écouter les Propositions qu'on lui faisoit; mais, qu'il avoit déjà donné sa Parole. Mirol ne se rebutta point pour cette première Tentative: il fit agir les Ministres & les Premiers de la Cour. Le Comte d'Acculea resta toujours inflexible, & se défendit de manquer à sa Promesse. Mirol, voiant qu'il n'avoit rien à espérer de ce côté, résolut de chan-
ger

ger de Batterie. Il sentit, que, n'ayant point l'Agrément du Pere d'Emilie, il échoûroit dans ses Projets, s'il vouloit user de Moyens violens. Il crut, qu'il devoit obtenir par Ruse ce qu'il ne pouvoit avoir de Force. Il étoit flatteur, fin, & faux; & cachoit, sous un Extérieur vertueux, un Cœur rempli de Perfidie, & un Caractere dissimulé. Il pensa, que, brouillant Parado avec Emilie, ou avec le Comte d'Acculea, il ne trouveroit plus d'Obstacle à son Bonheur. La Difficulté étoit de pouvoir saisir une Occasion favorable pour faire réüssir son Desein. Il découvroit ses mauvais Intentions, s'il manquoit son Coup: ainsi, il ne vouloit agir que sûrement. Il résolut de ne rien précipiter, & d'attendre le Moment qu'il croiroit le plus propre à mettre en exécution ses perfides Projets.

LE Comte d'Acculea songeoit

28 MÉMOIRES DE
à établir le Baron Casca son Fils.
Outre la Parole qu'il avoit don-
née au Marquis Parado, il y étoit
encore engagé par la Crainte que
lui donnoit une Inclination qu'a-
voit le Baron. Il étoit amou-
reux d'une jeune Personne, qui
n'avoit, ni Bien, ni Naissance,
mais qui réparoit ces Défauts de
la Fortune par toutes les Quali-
tez de l'Esprit & du Cœur. Elle
étoit d'une Figure charmante, &
le Baron en étoit éperdûment
épris. Son Pere lui avoit ordon-
né très-souvent de cesser de la
voir, sans qu'il eût rien pû ob-
tenir; & Angelina emportoit la
Balance sur toutes les Répriman-
des & les Instructions pater-
nelles.

LE Comte d'Acculea, aiant
appris à son Fils le Dessen qu'il
avoit de le marier avec une Fille
de Condition, il ne put souffrir
la Pensée d'abandonner sa chere
Maitresse: il pria son Pere de ne
point

point encor songer à l'établir; il lui remontra vainement, qu'il étoit dans un Age où les Soins d'un Ménage convenoient peu. Le Comte d'Acculea fut inflexible. Il faut, lui répondit-il, que vous m'obéïssiés, où je vais demander un Ordre à la Cour pour faire enfermer votre Maîtresse. Vous devriés, continua-t-il, rougir de Honte d'avoir des Sentimens aussi indignes de votre Naissance. Pouvez-vous, pour une Passion aussi disproportionnée, sacrifier un Etablissement avantageux, & qui vous met à même de faire une Fortune brillante? Enfin, ma Volonté doit vous suffire: il faut vous résoudre d'obéir, où je saurai vous ôter le Sujet de votre Résistance. J'ai promis votre Sœur au Marquis Parado. Je n'ai demandé que trois Mois de Délai: en voilà déjà un d'expiré; & je veux que votre Mariage soit consom-

30 MÉMOIRES DE
mé avant de finir le sien. Je
vous donne encor huit Jours,
pour vous déterminer. Si vous
aimez votre Maîtresse, songez en
m'obéissant à lui éviter les Mal-
heurs que votre Obstination pou-
roit lui attirer.

LE Baron Casca, outré de la
Dureté de son Pere, résolut de
profiter du tems qu'il lui accor-
doit, pour enlever sa Maîtresse.
Il lui apprit la Situation des Af-
faires. Je suis forcé, dit-il, bel-
le Angelina, à vous manquer de
Foi, ou à vous exposer au Cour-
roux d'une Famille puissante par
son Crédit. Je ne connois qu'un
seul Moïen, pour nous garantir
des Maux qui nous menacent.
Osez me suivre dans un País E-
tranger. Venez-y gouter une
Paix, dont mon Pere ne veut
point nous laisser jouir: je con-
sens, avant notre Départ, de
m'unir avec vous par des Nœuds
éternels. Un Prêtre, sur la Dis-
crétion

création duquel nous pouvons compter, formera notre Union. Dès que vous m'avez donné la Main, notre Fuite n'aura plus rien de criminel: vous suivrez votre Epoux; & moi, j'arracherai ma Femme de la Tyrannie. Le Public nous pardonnera une Démarche à laquelle on nous aura forcés.

ANGELINA aimoit véritablement le Baron: elle ne peut souffrir l'Idée de le voir dans les Bras d'un autre. Ce n'étoit, ni de ses Biens, ni de sa Naissance, qu'elle étoit touchée: elle n'aimoit que lui-même. La Crainte de le perdre la fit consentir à tout. Le Baron, après avoir reçu la Bénédiction nuptiale d'un Prêtre qu'il avoit gagné, partit dans une Chaise de Poste avec sa Maîtresse pour Genes. Son Pere fit courir inutilement après lui. Lorsque les Gens, qu'on avoit envoyés, arrivèrent dans cette

B 4

Ville,

Ville, il s'étoit déjà embarqué pour passer en France, & l'on n'en put avoir aucune Nouvelle précise. Cet Accident jetta le Comte d'Acculea dans une Tristesse infinie: on crut que la Fuite de son Fils lui couteroit la Vie. Il resta près de huit Jours, sans vouloir recevoir aucune Consolation: à peine prenoit-il quelque Nourriture, que lui donnoit la belle Emilie elle-même. Le Desespoir du Comte d'Acculea fit naître l'Envie au perfide Mirol d'en tirer Avantage pour le Projet qu'il méditoit. Le Marquis Parado étoit Ami de Cœur du Baron Casca: il avoit pourtant ignoré le Dessein qu'il avoit pris d'abandonner le Piémont avec sa Maîtresse. Mirol voulut le rendre coupable auprès du Comte d'Acculea, & l'accuser d'être le Complice de cet Enlèvement. Il fit tomber, entre les Mains de ce Pere irrité

de

de la Fuite de son Fils, une Lettre, où l'on avoit contrefait le Seing & l'Escriture du Baron, dans laquelle il remercioit le Marquis Parado du Secours qu'il lui avoit donné pour venir à bout de son Entreprise; & l'assuroit, qu'étant sur le point de s'embarquer, il n'avoit plus rien à craindre. Cette Lettre, qu'on avoit datée de Genes, & qui paroissoit écrite de la Main du Baron, révolta le Comte d'Acculea contre son Gendre futur. Ceux, qui la lui remirent, l'assurèrent que son Fils avoit chargé un Homme qui l'avoit accompagné jusqu'au Port, de la mettre à la Poste, & que peu après le Départ du Baron, les Hommes qui le poursuivoient étant arrivés, on la leur avoit remise; ce qui marquoit l'Intelligence du Baron Casca & du Marquis Parado.

LE Comte d'Acculea étoit

B 5

extrême

extrêmement vif & emporté. Il avoit un Caractere rempli de Candeur & de Probité; mais, lorsqu'il avoit pris une Résolution, il étoit impossible de le faire changer de Dessein. Tous les Ministres, & la Princesse Roiale, n'avoient pû l'obliger de manquer de Parole au Marquis. Dès qu'il crut avoir Raison de se plaindre de lui, il résolut de rompre brusquement, & sans Eclaircissement. Je vous défens, dit-il à Emilie, de parler de votre Vie au Marquis Parado. Je romps dès à présent toute l'Union qui pouvoit être entre nous; &, sans chercher à pénétrer mes Raisons, contentez-vous de m'obéir & d'observer votre Devoir. Ces Paroles furent un Coup de Foudre pour le Cœur d'Emilie. Elle n'ôsa demander à son Pere un Eclaircissement dans lequel il n'eut point eu la Complaisance d'entrer. Quelque Tendresse qu'il

qu'il eut pour ses Enfans, il les avoit élevez avec une Hauteur infinie, & leur avoit inspiré une Soumission aveugle à ses Volontez. Le Baron Casca son Fils n'avoit pû se résoudre à lui desobéir, qu'en abandonnant sa Patrie. Emilie étoit bien éloignée de faire une pareille Démarche. Ses Pleurs & ses Soupirs furent son unique Recours. Dès qu'elle pût épancher en liberté les Sentimens de son Cœur, elle rappella combien elle s'étoit défendue d'aimer le Marquis. Pere cruel, disoit-elle, c'est vous, ce sont vos Ordres absolus, qui m'ont forcée à lui accorder ma Tendresse. C'est vous, qui avez conduit dans mon Cœur le Trait dont il est déchiré. Pourquoi, si vous vouliés me séparer du Marquis, m'ordonniés-vous de le regarder comme mon Epoux? Hélas! Je me suis fait une douce Habitude de lui plaire: j'ai vû

tous les Jours avec un nouveau plaisir sa Tendresse s'augmenter : & , pour Prix d'un Amour aussi tendre , lorsqu'il viendra à mes piés me demander la Raison de son Exil & de mon Changement, je lui dirai, Je ne veux plus vous voir , ni vous écouter ! Non, ma Bouche ne pourra jamais lui prononcer cet Arrêt cruel : je me connois ; cet Effort m'est impossible. Quelque Pouvoir que la Volonté de mon Pere ait sur moi, je ne saurois être assez barbare , pour percer un Cœur, dont la Conquête me fut si chere. C'est donc-là, cher Marquis, continuoit Emilie, les Douceurs de cette Union éternelle, dont nous nous étions flattez ? C'est-là où se réduit notre Espérance ? Nous n'aurons eu le plaisir de nous connoître, de nous voir, de nous aimer, de nous le dire, que pour en être plus malheureux. Hélas ! pourquoi falloit-

loit-il que le Sort nous donnât à l'un & à l'autre un funeste Penchant, qui va deormais faire notre Infortune? Inutile & cruelle Simpatie! Le Ciel devoit-il joindre des Cœurs, qu'il ne destinoit point à être unis d'un même Lien? Car enfin, malgré mon Amour, dût même la Perte de mon Amant être la Suite de ma Rigueur, rien ne pourra m'obliger à manquer à mon Pere. Je bannirai le Marquis, puisqu'il le veut. Mais, en obéissant, je veux du moins qu'il apprenne qu'il ne doit son Malheur qu'aux Ordres paternels, & que mon Cœur, victime de son Devoir, est aussi malheureux que le sien.

CEPENDANT, le Comte d'Acculea, se livrant à son Tempéramment vif & emporté, avoit écrit dans le premier Mouvement de sa Colere au Marquis Parado, qui fut bien surpris de recevoir cette Lettre.

L E T T R E.

*J*E vous serai obligé de ne plus songer à ma Fille. Des Raisons m'ont forcé à changer de Sentimens; & je viens de la faire offrir dans ce moment au Comte de Mirrol. Evitons des Eclaircissemens, qui pourroient ne pas tourner à votre Honneur: & le Public seroit surpris, que, voulant devenir mon Gendre, vous fussiés le Confident des Folies de mon Fils.

LE Marquis, en recevant cette Lettre, ne comprit rien au Procédé du Comte d'Acculea. Quelque picqué qu'il fût d'une Façon d'agir aussi extraordinaire, la Tendresse qu'il avoit pour Emilie, aiant vaincu son Dépit, il vola chés le Comte d'Acculea. Mais, il fut outré de Dépit, lorsqu'on lui refusa la Porte. Il eut assez de Prudence pour se contraindre,

traindre, & ne tenir aucun Discours qui pût lui aliéner le Cœur de sa chere Emilie. Il se retira chés lui, dans le Dessen d'envoier un de ses Amis chés le Comte, pour éclaircir un Mistere auquel il ne comprenoit rien. Mais, d'Acculea piqué venoit de prendre des Mesures, qui le mettoient dans la Nécessité de ne pouvoir renouër avec le Marquis Parado : il avoit donné sa Parole au Comte de Mirol; &, dans le Dépit dont il étoit saisi, il avoit passé le Contract de Mariage de sa Fille, & n'en avoit remis l'Exécution qu'à quinze Jours de Délai. Mirol, pour rendre la Chose plus solemnelle, avoit fait signer le Contract à Son Altesse Roiale; en sorte que, lorsque l'Ami du Marquis Parado alla trouver le Comte d'Acculea, il n'en eut pour toute Réponse, que la Nouvelle du Mariage d'Emilie & de Mirol.

L'A-

L'AMOUREUX Marquis pensa expirer, en apprenant cette odieuse Union. Il jura, que, tant qu'il vivroit, elle n'auroit aucun Effet. Il résolut de décider avec son Rival, les Armes à la Main, à qui resteroit Emilie. Il voulut, avant d'en venir à cette Extrémité, savoir si sa belle Maîtresse pourroit se résoudre à consentir à un Mariage qui la rendoit aussi infortunée. Il n'avoit pû, depuis huit Jours, trouver l'Occasion de lui parler. Dans l'Accablement où elle étoit, pour cacher son Desespoir & sa Douleur au Public, elle ne fortoit point. Son Père voulut qu'elle allât remercier Son Altesse Roïale, de l'Honneur qu'elle lui avoit fait de signer à son Contract de Mariage. Le Marquis se trouva chés la Princesse peu de tems après qu'Emilie y fut arrivée. Elle ne put s'empêcher de rougir, en l'appercevant. Elle lui fit
signe

figne de ne point lui parler en Public, & de descendre dans le Jardin. Peu de tems après que le Marquis y fut arrivé, Emilie l'y joignit. Ils gagnèrent une Allée écartée, pour n'être point examinés par des Yeux curieux.

HÉ-BIEN, belle Emilie, dit le Marquis, vous consentez donc à ma Perte? J'attens, pour me déterminer sur le Parti que je dois prendre, que votre Bouche m'ait instruit de mon Malheur. Ne m'accusez point, répondit Emilie, d'un Changement dont je ne suis point coupable. Plaignez plutôt mes Infortunes, sans vouloir les augmenter. Je vous ai aimé: je ne rougis point de le dire; & vous m'êtes toujours cher: mais, je vous parle aujourd'hui pour la dernière fois. Un rigoureux Devoir va me condamner au Silence. J'étois à mon Pere, avant que d'être à vous.

vous. Ses Droits sont plus fa-
citez que les vôtres. Ainsi, con-
trainte d'obéir, voiez combien
mon Etat est plus malheureux
que le vôtre. Si vous perdez ce
que vous aimez, du moins n'êtes-
vous point forcé à donner votre
Cœur à un autre. Mais, c'est
peu de vous quitter : je vais passer
dans le Lit d'un Epoux, auquel
mon Devoir & la Vertu doivent
m'attacher. Quand vous pourez
en liberté vous plaindre de vos
Malheurs, les Soupirs me seront
défendus : les Regrets devien-
dront des Crimes ; &, quelque
malheureuse que je sois, il ne me
fera pas permis de m'en plaindre.
Ha ! s'écria le Marquis, vous pou-
vez donc vous résoudre à cette
funeste Union ; &, sous le Pré-
texte d'une Obéissance & d'un
Devoir imaginaire, vous paierez
d'un Prix si cruel l'Amour le
plus tendre & le plus sincere ?
Non, perfide, vous ne m'aimez
point :

M^E. DE MIROL, *I* Part. 43
point : une véritable Tendresse
fait se mettre au-dessus des Pré-
jugés de l'Enfance ; & vous cou-
vrez votre Infidélité & votre
Changement du Voile d'un De-
voir que vous suivez avec plaisir.
Arrêtez, barbare, reprit Emi-
lie : Arrêtez, & respectez du
moins ma Vertu. Pouvez-vous,
ingrat que vous êtes, me soup-
çonner de Perfidie ? Mon Cœur,
qui vous fut connu, vous parut-
il jamais susceptible de Déguise-
ment ? Cruel ! Dans le moment
que je viens vous montrer toute
ma Foiblesse, que je manque à
mon Pere, & peut-être à moi-
même, au lieu de sentir tout
l'Effort que je fais en votre Fa-
veur, vous m'accusez encore.
Hé bien, continuez dans les Sen-
timens que vous me faites paroî-
tre ; rendez moi aussi peu de
Justice : votre Façon de penser
servira à me guérir de mon Aveu-
glement ; & vos Soupçons sont
plus

plus nécessaires à mon Repos, que votre Amour & votre Constance. Ha! Madame, lui dit le Marquis, excusez un Amant, que son Infortune réduit au Desespoir. Voiez l'Etat où le Sort ennemi me réduit. J'ai pû toucher un Cœur comme le vôtre: vous m'avez accordé votre Estime; &, cependant, un Rival va m'enlever tous ces Biens. Non, Madame, dût ma Mort suivre de près ma Vengeance, tant que je vivrai, vous ne ferez point au Comte de Mirol. En vain votre Pere lui aura assuré le Don de votre Main. Je ne suis lié avec lui par aucun Devoir. Il a violé la Promesse qu'il m'avoit donnée; & si, par rapport à vous, je respecte encor ses Caprices, je m'en prendrai à mon heureux Rival avant la fin de la Journée. Ou je ne serai point le Témoin de votre Mariage, où j'aurai mis le Comte de Mirol dans l'Impossibilité

M^E. DE MIROL, *I Part.* 45
bilité de le conclurre. Je vous
le défens, repliqua Emilie. Quel
que soit mon Sort, j'aime mieux
le subir, que de voir vos Jours
en Danger. C'est moi, qui vous
prie de ne point les hasarder.
Songez, que vous me fûtes cher:
je n'ose dire, que vous me l'êtes
encor; & votre Mort seroit pour
moi le Comble des Maux. Que fe-
rai-je, dit le Marquis, d'une Vie
aussi importune? La conserverai-
je, pour souffrir éternellement,
pour voir sans cesse mon Deses-
poir s'accroître, en voiant mon
Rival Possesseur d'un Bien qui
m'étoit légitimement dû? Non,
non, belle Emilie, rien ne peut
me distraire de mon Dessen. Je
ne puis apporter aucun Change-
ment dans notre Sort, qu'en
exécutant ma Résolution avant
la fin du Jour. Le Mar-
quis fut interrompu par plusieurs
Personnes qui joignirent Emilie.
Elle n'eut que le tems de lui dire:

Si

Si vous m'aimez, je vous défens de rien entreprendre. Vivez, & obéissez.

LE Marquis s'étant écarté, pour éviter de donner lieu aux Discours qu'on faisoit déjà sur le Changement du Comte d'Acculea, qui en avoit tû les Raifons à tout le Monde, se retira chés lui. A peine y fut-il arrivé, qu'il écrivit ce Billet au Comte de Mirol.

L E T T R E.

JE vous attens à dix Heures du soir derriere l'Eglise de St. Philippe de Néri. Trouvez-vous y seul. Nous déciderons les Armes à la Main, à qui restera Emilie. Il faut que l'un ou l'autre meure dans ce Combat. Ce sont-là les Conditions que je vous demande.

LE Comte de Mirol étoit brave. Quoique rempli de Défauts & de

M^{re}. DE MIROL, *1 Part.* 47
de Vices, il ne manquoit pas du
côté de la Valeur. Il accepta
sans balancer le Parti du Marquis
Parado, & lui répondit dans ces
Termes.

LET T R E.

JE répons sur le champ à votre
Lettre, & j'accepte avec plaisir le
Défi que vous me faites. J'avois
depuis long-tems la même Envie que
vous: & , dès le moment que j'ai
mai Emilie, & que je m'aperçus
que vous aviez du Goût pour elle,
je fus tenté de vous proposer le Com-
bat que vous m'offrez. Je ne sai
par quel Hasard je ne l'ai pas fait,
vous aiant toujours haï naturelle-
ment.

CETTE Lettre augmenta le
Dépit du Marquis Parado. Nous
verrons, dit-il, s'il est aussi aisé
de me vaincre, que de me haïr.

II

Il ordonna à un de ses Domestiques, dès que l'Heure du Rendez-vous fut arrivée, de le suivre jusques dans une Rue voisine de celle où on devoit se battre. A peine fut-il arrivé, que le Comte de Mirol l'y joignit. Ces deux Rivaux, sans s'amuser à d'inutiles Discours, fondirent l'un sur l'autre l'Epée à la Main. Mirol reçut un Coup dans le bas Ventre, & blessa très-légèrement le Marquis à la Cuisse. Leur Combat dura encor quelque tems; mais Mirol, atteint d'un second Coup, & affoibli du premier, tomba évanouï, & nageant dans son Sang. Le Marquis ne douta pas que son Ennemi ne fût mort. Il ne s'amusa point à le secourir: il rejoignit son Laquais, & se hâta de se rendre chés lui. Il vit bien, qu'on le soupçonneroit d'être l'Auteur de la Mort de son Rival; mais, comme il n'y avoit point

M^E. DE MIROL, *1 Part.* 49
point de Témoin de son Com-
bat, il résolut de ne point se
sauver.

C E P E N D A N T, le Comte de
Mirol n'étoit point tué. La
Perte du Sang qui sortoit de ses
Blessures l'avoit fait évanouir.
Il resta près d'un quart d'heure
étendu sur le Pavé, sans connois-
sance. Il étoit dans cet Etat,
lorsque les Gens du Comte d'Ac-
culea, qui se retiroit chés lui dans
son Equipage, apperçurent un
Homme couché au milieu de la
Rue. Le Cocher arrêta : les
Domestiques du Comte appro-
chèrent de Mirol, qu'ils recon-
nurent aisément à la Lueur des
Flambeaux. Ils avertirent de
cet Accident leur Maître, qui,
sortant avec précipitation de son
Carosse, vit par lui-même ce
qu'il avoit peine à croire. Il or-
donna qu'on emportât Mirol,
qu'on reconnut n'être qu'éva-
noui. Il le suivit, pour lui ren-
dre

dre tous les Soins qu'il devoit à un Homme qu'il regardoit comme son Gendre.

DÈS que les Chirurgiens eurent visité les Blessures de Mirol, ils assurèrent, qu'elles n'étoient dangereuses que par la Perte du Sang qu'il avoit répandu, & ils le firent revenir peu-à-peu. En ouvrant les Yeux, il fut surpris de se voir chés le Comte d'Acculea. Par quel Bonheur, dit-il, vous suis-je redevable de la Vie; & comment, après le Combat que nous avons eu le Marquis Parado & moi, suis-je transporté chés vous? Tranquillisez-vous, lui répondit le Comte d'Acculea, vous n'êtes pas en état de soutenir une longue Conversation: vos Blessures ne sont point dangereuses; vous n'avez besoin que de Repos, & la Tranquilité est essentielle à la Conservation de vos Jours. Je vous ai heureusement rencontré, en revenant chés moi,

&

& je vous y ai fait transporter, à cause de la Proximité. Votre Hôtel étant trop éloigné de l'Éndroit où vous étiez tombé évanoui, il eut été dangereux de vous causer une nouvelle Perte de Sang, en vous conduisant trop loin.

LES Chirurgiens aiant achevé de penser Mirol, un d'eux resta pour passer la Nuit auprès de lui, en cas d'Accident, & tout le Monde sortit de sa Chambre. Pour le laisser plus tranquille, le Comte d'Acculea, qui avoit d'abord soupçonné le Sujet du Combat de Mirol, pleinement instruit par ce qu'il en avoit appris de lui-même, crut que sa Fille en devoit savoir quelque chose. Il lui fut mauvais gré de ne l'en avoir point averti. La Puissance despotique, qu'il avoit toujours conservée sur ses Enfants, lui fit regarder ce Silence comme un Crime. Il la fit ap-

l'up

C 2

peller

peller dans son Cabinet. Emilie, qui ignoroit tout ce qui se passoit, & qui peu certaine que le Marquis Parado eut obéi à ses Ordres, craignoit le Desespoir dans lequel elle l'avoit vû, ne fut pas médiocrement étonné, que son Pere demandât à lui parler à une Heure après Minuit. Elle l'aborda avec un Air embarrassé, qui acheva de convaincre le Comte, qu'elle étoit pleinement instruite de l'Affaire de Mirol. Fille indigne, lui dit-il, du Sang dont tu fors! Tu attendes donc à la Vie de celui que je te destine pour Epoux? Et tu as souffert, sans m'en avertir, que le Marquis Parado se soit battu avec le Comte de Mirol? Que dis-je souffert? Tu l'as sans doute conseillé & approuvé; car, si ce Combat n'eut point été de ton Goût, il étoit facile de l'éviter en m'en avertissant: &, sans doute, si Parado n'avoit pas cru qu'il

M^E. DE MIROL, *I Part.* 53
qu'il te fût agréable, il ne l'au-
roit point entrepris. Mais, le
Sort n'a favorisé tes Souhairs
qu'à demi. Les Blessûres qu'a
reçues Mirol ne sont point dan-
gereuses; & quand il eut perdu
la Vie, tu te flattois vainement
que j'eusse consenti à souffrir que
le traître Parado devint mon
Gendre. Regarde par la Lettre
que ton Frere lui a écrite avant
de s'embarquer, & qui est tombé
entre mes Mains, s'il étoit digne
d'entrer dans ma Famille. Dans
le tems que je lui donnois ma
Fille, & une Partie de mon Bien,
le perfide favorisoit la Perte &
l'Évasion de mon Fils.

EMILIE étoit si surprise de
ce qu'elle voïoit, & de ce qu'el-
le entendoit, qu'elle ne pût pro-
noncer une seule Parole, pour se
justifier. Elle prit, en tremblant,
la Lettre que son Pere lui don-
na; &, reconnoissant l'Écriture
de son Frere, elle tomba dans

54 MEMOIRES DE
un nouvel Etonnement, en voiant
ce qu'elle contenoit. Je n'ai,
dit-elle au Comte son Pere, au-
cune Connoissance de ce dont
vous m'accusez. Le Marquis
Parado vous a manqué: croiez
que je n'ai aucune part dans sa
Conduite. Le jour n'est pas plus
pur que mon Cœur; & si le
Comte de Mirol est blessé, croiez
que si mes Vœux avoient été sui-
vis, il n'eut jamais eu aucune Af-
faire avec le Marquis.

JE veux bien, pour votre In-
térêt, reprit le Comte d'Accu-
lea, vous croire innocente; mais,
pour me le persuader, songez à
répondre avec Docilité à mes
Ordres: & préparez-vous à ren-
dre au Comte de Mirol, pendant
sa Maladie, tous les Soins qu'une
Femme doit à son Epoux. Il est
logé chés moi, où je l'ai fait
transporter. D'Acculea apprit à
Emilie la Façon dont il avoit
rencontré Mirol, & ce qu'il sa-
voit

voit par lui-même de son Combat avec Parado ; & lui ordonna ensuite de retourner dans son Appartement. A peine y fut-elle arrivée, qu'elle se livra aux plus tristes Réflexions. C'en est donc fait, dit-elle, & mon Malheur commence dès aujourd'hui ! Mon Pere vient de m'ordonner d'avoir pour Mirol les Soins d'une Epouse. Hélas ! puis-je le faire, si mon Cœur ne dépend plus de moi ? Cruelle Situation, funeste Etat ! Je suis obligée de haïr tout ce que j'aime, & d'aimer ce qui me rend la Fille du Monde la plus infortunée.

PARMI les Agitations dont Emilie étoit troublée, la Crainte, dans laquelle elle étoit, que Parado ne fut blessé dangereusement, & l'Incertitude où le Récit de son Pere l'avoit laissée, la tourmentoit plus que tous ses autres Chagrins. Elle ne savoit comment éclaircir ses Doutes.

Une Fille de Chambre, Confidente de tous ses Secrets, se chargea, pour rendre le Calme à son Esprit, d'aller chés le Marquis, s'informer de l'Etat de sa Santé. Mais, dit Emilie, je veux qu'il ignore que je m'intéresse à son Sort. Après la Perfidie qu'il a faite à mon Pere, en favorisant la Fuite de mon Frere, il est digne de toute ma Haine. Hélas! s'il eut voulu, nous eussions pû être parfaitement heureux. Tout nous favorisoit. Mon Pere, content de notre Union, étoit le premier à en presser l'Exécution: & le traître, pour prix de ses Bontez, lui ravissoit son Fils, & favorisoit l'Opprobre de sa Famille. Son Cœur, qu'il disoit si sincere, étoit capable d'un tel Déguisement: &, dans le tems que je lui découvrois mes plus secretes Pensées, il me cachoit avec soin ses criminelles Liaisons avec mon Frere. Ha! ma chere
Nina,

Nina, poursuivit Emilie, sous quel Astre faut-il que le Ciel m'ait fait naître? Dès ma Jeunesse, je suis destinée aux Malheurs les plus affreux, & je ne vois qu'un Avenir encor plus triste que le Présent. Je suis résolue à ne plus parler de ma Vie au Marquis. J'éviterai avec soin les Occasions de le voir. J'espere même de l'oublier dans la suite; mais, je ne puis, pour le présent, souffrir l'Incertitude de son Sort. Je voudrois même qu'il sçût que je connois la Perfidie qu'il a faite à mon Pere, & qui cause notre Infortune. Puisque je vais pour toujours me séparer de lui, je crois que je puis sans crime lui apprendre mes Sentimens par une Lettre. Si c'est un Bonheur pour lui, que d'en avoir une de ma Main, je lui vendrai ce Bien si cher, qu'il vaudroit mieux pour lui qu'il n'en eut jamais reçu. D'ailleurs,

si je ne romps pas de cette façon, si je ne lui impose point Silence, il voudra se justifier. Malgré son Crime & sa Trahison, dès qu'il me parlera, mon Cœur en secret déchiré lui donnera Raison. Il me semble déjà, que je l'excuse, & que, trop foible pour lui résister, j'aide moi-même à ses Discours pour me persuader son Innocence. Non, ma chere Nina, il vaut mieux que tu lui portes un Billet de ma Main, qui l'instruise de la Situation de mon Cœur à son égard. Je te défens de recevoir aucune Réponse. Je lui écris, pour rompre entièrement avec lui, & non pas pour le mettre à même de se justifier. Instruï-toi sur-tout de l'Etat de sa Santé; &, qu'en renonçant à le voir, je sois du moins assurée de sa Vie. Emilie, après avoir pris cette Résolution, écrivit la Lettre suivante au Marquis.

LET-

L E T T R E.

Je viens de voir entre les
 Mains de mon Pere une Lettre de
 mon Frere, qui marque votre Per-
 fidie, & qui decouvre que vous a-
 vez favorisé sa Fuite. Ingrat!
 étoit-ce-là le Prix des Bontez que
 j'avois pour vous? Le Comte de
 Mirol, avec qui vous vous battites
 hier, est chez mon Pere. Il l'a
 trouvé évanoui & noyé dans son
 Sang au milieu de la Rue. On
 m'ordonne de le regarder comme E-
 poux, & de me préparer à lui don-
 ner la Main, dès que ses Blessures,
 qui ne sont point dangereuses, le
 mettront en état de la recevoir. Ce
 n'est pas-là actuellement le plus
 grand de mes Maux: &, malgré
 votre Perfidie, l'Incertitude de vo-
 tre Sort me paroît le plus affreux.
 Adieu. Evitez de vous trouver
 où je serai, & oubliez-moi pour
 toujours.

DE'S qu'il fut jour, Nina, pour complaire à sa Maîtresse, porta cette Lettre chés le Marquis. Quoiqu'il eut donné Ordre de refuser tout le Monde, son Valet de Chambre l'avertit qu'une Femme, qui appartenoit à Emilie, vouloit lui remettre une Lettre. Il vola lui-même au-devant de Nina. Mais, quelle fut sa Surprise, en lisant le Billet d'Emilie. Il ne comprenoit rien à la Perfidie dont on l'accusoit : il ne savoit ce qu'on vouloit dire par la Lettre du Baron Casca. Vainement pria-t-il Nina de se charger d'un Réponse pour sa belle Maîtresse. Elle le refusa, & il ne put rien obtenir d'elle. Il fit, après qu'elle l'eût quitté, mille Réflexions sur la Lettre qu'il venoit de recevoir. De quelle Perfidie, dit-il, m'accuse Emilie? Que veut-elle dire, par cette Lettre de son Frere? Il m'a toujours fait un Secret de sa

Fuite :

Fuite : on ne sauroit sans Injustice me soupçonner d'y avoir prêté la Main. Il faut, malgré son Courroux, que je me justifie auprès d'elle. Mais, à quoi servira cette Démarche? C'en est fait, je vais la perdre pour toujours. Le Ciel a conservé les Jours de mon Rival : ses Blessures vont hâter son Bonheur. Le Comte d'Acculea, toujours emporté dans ses Desseins, inébranlable dans ses Résolutions, dès que Mirol sera rétabli, formera cette Union qui me desesperera. Attendrai-je d'être le Témoin du Triomphe de mon Rival? Lui donnerai-je le Plaisir de jouir de mon Desespoir? Non, il vaut mieux m'éloigner de ces Lieux, & bannir de mon Cœur Emilie, puisqu'elle consent à m'oublier; & qu'elle cherche à couvrir sa Trahison d'un Prétexte vain, & qu'il me seroit aisé de détruire,

si elle vouloit être éclaircie.
 L'ingrate ne veut m'éviter, que
 pour n'avoir pas la Confusion
 d'être convaincue de sa Trahison.
 Ces Lettres, ces Perfidies, dont
 elle m'accuse, & où je n'entens
 rien, ne sont que des Faux-
 Fuïans, pour colorer son Infidé-
 lité. L'Honneur, la Fermeté,
 l'Amour même outragé, veut
 que je cherche les Moïens de
 l'oublier. Mais quoi! continuoit-
 il, l'Absence, où je m'appête,
 assurera Emilie à mon Rival.
 Tandis que je serois exilé, il
 jouïroit d'un Bien qu'il m'enleve.
 Non, s'il a échappé une fois à
 mon Courroux, il n'en évitera
 pas l'Effet une seconde fois:
 il faut qu'il périsse, ou qu'il re-
 nonce à Emilie. Je sçai que sa
 Mort ne m'assûre pas la Conquête;
 le Comte d'Acculea, toujours
 inflexible, m'en haïra d'avantage:
 mais, si je ne suis pas heureux, je
 ne

ne verrai pas du moins un autre occuper la Place qui me fut destinée.

DANS le moment que le Marquis Parado formoit des Résolutions dont l'Effet devoit être fatal à son Rival, le Comte d'Acculea, qui craignoit qu'une seconde Affaire ne suivît la première qu'avoit eu Mirol, instruisit Son Altesse Roïale du Démélé qui étoit arrivé la Nuit passée. Elle voulut empêcher les Suites que pouroit avoir la Haine de ces deux Rivaux; &, pour favoriser le Comte d'Acculea dans le Dessen qu'il avoit de finir le Mariage de sa Fille dès que Mirol auroit recouvré la Santé, elle envoya Ordre au Marquis Parado de se rendre au Château de Ville-Franche, petite Ville située sur le Bord de la Mer dans le Comté de Nice. Le Marquis comprit tous les Maux qui alloient suivre son Exil, & vit le
Coup

64 MÉMOIRES DE
Coup fatal dont il alloit être
frappé: mais, il fut forcé d'o-
béir. Il demanda à l'Exempt
un quart-d'heure pour mettre
Ordre à ses Affaires, & l'employa
à écrire à Emilie.

L E T T R E.

*J*E viens de recevoir un Ordre
pour me rendre au Château de Ville-
Franche. Il n'étoit pas besoin qu'on
m'exillât pour m'éloigner de vous:
j'en avois déjà pris la Résolution,
& l'on m'a prévenu. Je souhaite
que votre Infidélité vous rende heu-
reuse, & que je sois le seul malheu-
reux. Le Ciel, touché de mes Peines,
les finira bien-tôt: & la Fin d'une
Vie, qui m'est à charge, vous dé-
livrera d'un Objet dont la Présen-
ce & le Souvenir vous importune.

LE Marquis pria un de ses
Amis, appelé le Chevalier Via-
ni, de rendre cette Lettre à E-
milie.

M^e. DE MIROL, *Part. 65*
milie. Il le chargea de lui en
apprendre des Nouvelles; après
quoi, il partit pour Ville-Fran-
che.

EMILIE avoit un peu rendu
le Calme à son Esprit. Nina
l'avoit assûrée, que le Marquis
n'avoit qu'une Blessûre, extrê-
mement légère, & qui ne l'o-
bligeoit point à garder le Lit.
Elle avoit senti une Satisfaction
entiere d'apprendre, que ses Jours
étoient en sûreté. Cette Joie
fut troublée presque dans l'in-
stant par la Nouvelle que son
Pere lui apprit. Le Marquis Pa-
rado, lui dit-il, vient de partir
dans le moment pour Ville-Fran-
che, où il est exilé. Son Altesse
Royale m'a promis qu'il y reste-
roit jusqu'après la Conclusion de
votre Mariage. Ainsi, je viens
de mettre en sûreté les Jours de
votre Epoux. Songez aux Or-
dres que je vous donnai hier; &
dès que les Chirurgiens auront
ôté

ôté l'Appareil de ses Blessûres, je vous conduirai moi-même dans sa Chambre. Je veux croire, & n'ose penser, que vous songiés encor au Marquis Parado. Votre Honneur, & l'Autorité paternelle, vous parlent pour le Comte de Mirol; & votre Bonheur dépend de lui plaire. Je fai, répondit Emilie, à quoi m'oblige mon Devoir. Vous avez sur moi des Droits absolus: & quand vous voudrez en user, je ne répondrai qu'en vous obéissant. Je ne saurois refuser, repliqua le Comte d'Acculea, de rendre mon Amitié aux Sentimens que vous me faites paroître: votre Docilité à vous conformer à mes Ordres m'est un Garant de votre Vertu; & je ne doute pas, qu'elle ne vous rende bien-tôt le Comte de Mirol aussi cher qu'il vous le doit être.

LA Conversation d'Emilie & de son Pere fut interrompue par le
Chi-

Chirurgien qui avoit passé la
Nuit dans la Chambre de Mirol.
Il apprit au Comte d'Acculea,
qu'il n'y avoit rien à craindre
pour les Jours du Malade; & que
les Chirurgiens, en ôtant le pré-
mier Appareil, avoient trouvé
ses Plaies en fort bon Etat.
Peut-on le voir? demanda le
Comte d'Acculea. Le Chirur-
gien lui aiant répondu qu'il étoit
le Maître, Allons donc, reprit-
il à Emilie, apprendre nous-mê-
me de ses Nouvelles. Elle suivit
son Pere sans lui répondre. En
entrant dans la Chambre de Mi-
rol, le Comte d'Acculea lui de-
manda comment il se trouvoit?
Je suis, répondit-il, un peu foi-
ble: mais, je ne sens aucune
Douleur; & l'on assûre, que mes
Blessûres ne sont point dangereu-
ses. Je vous amene, dit le Com-
te d'Acculea, Emilie, qui s'in-
téresse à votre Situation. Elle
vient vous assûrer elle-même,
qu'elle

qu'elle n'a aucune part à votre Combat. On ne sauroit, répondit Mirol, acheter trop chèrement le Cœur de la belle Emilie; & je pardonne aisément au Marquis Parado d'avoir abandonné avec regret la flatteuse Espérance de le posséder. Elle n'a, répondit d'Acculea, d'autre Volonté que celle de son Pere; & son Obéissance doit vous en être le Garant; mais, il est à propos de ne point vous faire encor parler. Nous nous retirons, ma Fille & moi, & nous vous donnerons les Soins que nous devons, moi à mon Gendre, & elle à son Epoux. Que ce Nom me sera doux, repliqua Mirol, si la belle Emilie me le voit acquérir sans regret. Mon Devoir, dit-elle, est d'obéir à mon Pere: & ce même Devoir me fait une Loi d'avoir pour vous l'Estime que je ne puis vous refuser.

MIROL alloit remercier Emilie

lie

lie d'une Faveur dont il n'eut point été flatté, s'il eut fû qu'il ne la devoit qu'à la Contrainte & à la Force. Mais, le Comte d'Acculea l'interrompit, & le pria de se tranquiliser: après quoi, suivi de sa Fille, il sortit de la Chambre. Emilie se retira dans la sienne, pour s'y livrer aux tristes Réflexions dont elle étoit accablée. Au milieu de ses Infortunes, elle étoit sensible au Sort du Marquis Parado. Hélas! disoit-elle, sans moi, il seroit heureux. S'il ne m'eut jamais aimée, il vivroit tranquille, il ne seroit point exilé. La Tendresse, qu'il a eue pour moi, a causé tous les Malheurs de sa Vie.

PENDANT qu'Emilie étoit plongée dans la plus cruelle Tristesse, le Chevalier Viani demanda à lui parler. Elle savoit, qu'il étoit Ami de Parado. Elle se douta, qu'il venoit lui parler de sa

sa part, & fut sur le point de le faire refuser : mais, sa Tendresse l'emportant, elle ordonna qu'on lui dît qu'elle étoit visible. Le Chevalier Viani s'acquitta de sa Commission. Elle l'écouta avec assez d'apparence de Tranquilité, & refusa obstinément de recevoir sa Lettre. Viani trouva le Secret de lui apprendre ce qu'il y avoit dedans : il la décacheta, & la lui lut. Quoiqu'elle parut n'y pas faire attention, tous les Mots se gravoient dans son Cœur. S'il est malheureux, dit-elle à Viani, qu'il s'en prenne à lui seul : il a manqué à mon Père à qui j'étois soumise; il s'est rendu malheureux, & peut-être m'a-t-il mis dans un Etat plus triste que le sien. Je ne puis plus, dans la Situation où sont les Choses, recevoir aucune Justification de lui. Qu'il m'oublie, s'il est possible : ce sera un Bonheur pour tous deux. Quelques Larmes,

à

à ces Mots, s'échapèrent des Yeux d'Emilie: elle quitta brusquement le Chevalier Viani, & le pria de se retirer.

LA Santé du Comte Mirol se trouva bien-tôt rétablie, & le Jour fatal, auquel Emilie devoit lui donner la Main, arriva. Elle avoit tâché de se préparer à ce Sacrifice par tous les Raisonnemens & toutes les Réflexions qu'elle avoit cru les plus propres à disposer son Cœur à l'Obéissance.

LE Comte de Mirol, toujours dissimulé, cachoit sous un Extérieur vertueux, tous ses Défauts. Il étoit jaloux jusqu'à la Fureur du Marquis Parado. Il affectoit de montrer à Emilie beaucoup d'Indifférence pour ce qu'il le regardoit. Je sai, lui disoit-il, que votre Cœur est encor à vous. Ainsi, je me flatte, que mes bonnes Manieres, que mes Attentions, & mes Empresse-
mens

mens m'en assûreront la Possession. Dans ses Malheurs, Emilie regardoit comme un grand Bien, que la Personne, qui devoit être son Epoux, ignorât les Sentimens qu'elle avoit pour le Marquis. Elle auroit regardé comme un Supplice affreux d'être obligée de vivre avec un Mari qui eût pû soupçonner qu'elle avoit dans le Cœur quelque Trace d'une Passion étrangere, & dont les Reproches eussent pû la faire rougir d'un Feu qu'elle devoit éteindre. Elle ignoroit le Caractere de Mirol, se rassûrant sur sa Vertu, & espérant que le Tems & l'Absence banniroient entièrement le Marquis de son Souvenir. Elle fut à l'Autel, avec plus de Constance qu'elle ne l'avoit esperé, lorsque son Pere lui ordonna d'oublier son Amant.

LE Comte de Mirol, les premiers Jours de son Mariage, continua à se déguiser. Si Emilie ne pou-

pouvoit l'aimer, elle lui accordoit son Estime. Le Comte d'Acculea se félicitoit de l'Union qui paroissoit entre sa Fille & son Mari. Mais, bien-tôt Mirrol ne contraignit plus son Temperament : il commença à montrer le Fond de son Cœur. Emilie s'apperçut aisément de son Humeur jalouse, & jalouse de l'Univers entier. Le Marquis Parado étoit encor à Ville-Franche : ainsi, les Soupçons de Mirrol ne tomboient pas sur lui ; mais, il craignoit tous ceux qui parloient à Emilie : & quiconque lui faisoit Politesse étoit mis au Rang d'un Rival déclaré. Son Epouse, attentive à calmer ses Soupçons, évitoit tout ce qui pouvoit les occasionner. Elle alloit peu dans le Monde. Le Cœur plein d'un Feu qu'elle vouloit éteindre, & l'Esprit toujours frappé du Souvenir du Marquis, elle passoit les Jours à se combat-

D

tre

tre elle-même, & tâchoit d'éloigner tout ce qui servoit à lui rappeler le Souvenir de son Amant. Sa Vertu, affligée d'une Idée qu'elle conservoit malgré elle, répandoit dans toutes ses Actions la Mélancolie & la Tristesse qui l'accabloient. Elle cachoit avec soin ses Déplaisirs à son Epoux: son Devoir, dont elle étoit esclave, la faisoit aller au-devant de tout ce qu'elle s'imagineroit pouvoir lui plaire. Si Mirol eut été d'un autre Caractere, il se fut estimé heureux. Mais, sa jalouse Fureur lui persuadoit, que les Attentions d'Emilie étoient des Piéges qu'elle lui tendoit: ses Empressements lui paroissoient des Caresses trompeuses; &, jugeant du Cœur de son Epouse par le sien, il regardoit tout ce qu'elle faisoit comme une Suite de sa Dissimulation.

QUELQUE ridicule, & quelque

que dure, que fût la Conduite de Mirol, Emilie sembloit redoubler ses Attentions. Depuis trois Mois qu'elle étoit mariée, elle avoit essuié des Reproches & même des Injures, qui auroient révolté une Femme moins dévouée à son Devoir. Le Ciel, pour la mettre à de plus rudes Epreuves, ramena le Marquis Parado à Turin. Le Mariage de Mirol étant fini, Son Altesse Roïale lui accorda son Rappel. Il avoit appris dans son Exil l'Établissement de sa belle Maîtresse: il en avoit été réduit à l'Extrémité; &, quoiqu'il fût préparé à cette Nouvelle, lorsqu'il étoit parti pour Ville-Franche, quand il fut entièrement certain de son Malheur, il ne pût en soutenir le Coup. La Douleur le réduisit aux Portes du Trépas. Ce fut avec une Peine infinie, que les Soins des Médecins le rappelèrent à la Vie. Il lui resta une

Jaunisse répandue sur son Tein, qui montrait l'Accablement dans lequel il avoit été plongé. Il vit Emilie chés la Princesse Roïale, & ses Blessûres se renouvelèrent. Il chercha vainement le Moïen de lui parler. Emilie, toujours attentive à l'éviter, ne lui en laissa jamais le Moïen.

ELLE étoit cependant dans un Etat aussi affreux que le sien. L'Air triste & abbatu, qu'elle voïoit à Parado, lui disoit assez combien sa Douleur étoit sincere. Elle avoit appris, que la Nouvelle de son Mariage l'avoit réduit à l'Extrémité. Elle avoit le Cœur trop sensible, pour n'être point touchée de la Constance de son Amant. Quelque Ressource qu'elle cherchât dans sa Vertu, dans son Devoir, & dans ce qu'elle devoit à son Mari, elle n'étoit point la Maîtresse des tendres Sentimens qu'elle ressentoit: une Puissance plus forte qu'elle
mê-

même agissoit dans son Cœur. Hé quoi ! disoit-elle, si toute ma Tendresse étoit dûe au Comte de Mirol, pourquoi le Ciel me donnoit-il du Penchant pour le Marquis ? Par quel barbare Plaisir le Sort a-t-il pris soin de m'arracher à ce que j'aimois, pour me donner à ce que je haïssois ?

LA triste Emilie en proie à ses Douleurs, sans cesse obligée de se défier d'elle-même, avoit à combattre l'Amour du Marquis, & la Jalousie de son Mari, qui s'étoit redoublée depuis l'Arrivée de son ancien Rival. Quelque Sageffe & quelque Retenue qu'il apperçut dans la Conduite de sa Femme, sa jalouse Fureur ne pût se calmer. Il résolut d'ôter Emilie de Turin, & de la mener dans ses Terres : il lui ordonna de se préparer à partir bientôt. Emilie fut ravie du Dessein de son Epoux. Elle vit avec

plaisir, qu'elle alloit s'éloigner du Marquis. Elle regardoit cette Absence comme nécessaire à son Repos. Incessamment, la Vûe de Parado renouvelloit toutes ses Douleurs: elle espéra, que l'Absence apporterait du Changement à ses Maux, & que l'Eloignement banniroit de son Esprit une Idée dont elle étoit trop occupée. Peu de Jours après, elle partit pour aller du côté du Pas de Suze, dans une des Terres de son Mari, qui la suivit dans sa Retraite, pour lui servir de Géolier plutôt que d'Epoux.

Fin de la première Partie.



ME-

MEMOIRES

DE LA

COMTESSE

DE

M I R O L ,

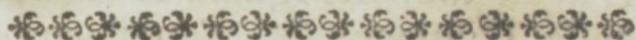
OU

LES FUNESTES EFFETS

DE L'AMOUR ET DE

LA JALOUSIE,

HISTOIRE PIÉMONTOISE.



SECONDE PARTIE.

DANS le tems que la
belle Emilie passoit ses
Jours dans une Cam-
paigne éloignée de la
Cour & de sa Famille, ceux du
Marquis Parado s'écouloient dans
la Tristesse & dans la Mélanco-
lie. Rien ne pouvoit calmer son

D 4

Des-

80 MÉMOIRES DE
Desespoir: il portoit par-tout le
Trait dont il étoit blessé; tout
lui rappelloit le Bien qu'il avoit
perdu. L'Idée où il étoit, qu'E-
milie l'avoit oublié, étoit ce
qui l'affligeoit le plus. Il avoit
vainement tenté de lui parler a-
près le Retour de son Exil: elle
avoit évité avec soin qu'il n'en
trouvât le Moïen. Cette Pré-
caution d'Emilie paroïssoit au
Marquis une suite de sa Haine,
ou du moins de son Indifférence.
Il avoit toujours ignoré la Cause
de sa Disgrace; &, l'attribuant
au Caprice du Comte d'Acculea,
& à la Légéreté d'Emilie, il
croïoit être entièrement banni de
son Cœur.

IL étoit dans cette triste Si-
tuation, lorsque le Baron Casca,
après avoir resté un An absent,
reparut à Turin. Son Epouse
étoit morte, & il avoit essuié
les Malheurs les plus étonnans.
Son

Son Pere, touché de son Etat, & charmé de le revoir, lui pardonna ses Egaremens; mais, il lui défendit de continuer d'être Ami avec le Marquis Parado. Le Baron, étonné des Ordres de son Pere, ne peut s'empêcher de lui en demander la Raison. Je crains, lui dit le Comte d'Acculea, qu'il ne vous donne d'aussi mauvais Conseils que ceux que vous prîtes de lui, lorsque vous quittâtes le Piémont. Le Baron, surpris de ce que son Pere lui disoit, lui protesta, que le Marquis n'avoit jamais rien scû de son Evasion. Pourquoi, reprit son Pere, me niez-vous une Chose, dont j'ai des Preuves certaines en main? Je puis, quand je voudrai, vous en convaincre. J'ignore, repartit le Baron, les Preuves que vous pouvez avoir d'une Chose dont je suis sûr du Contraire: & j'ose vous jurer de

nouveau, que le Marquis a toujours ignoré mon Projet. Je vais vous convaincre, répondit le Comte d'Acculea. Lisez & voyez cette Lettre, que vous avez écrite de Genes au Marquis Parado.

LE Baron prit la Lettre, que Mirol avoit fait contrefaire; &, après l'avoir examinée, Je vois, dit-il, qu'on a voulu vous surprendre, & vous brouiller avec le Marquis. Il me fera aisé de vous le prouver: on a imité mon Ecriture & mon Sein. Cependant, on y a laissé assez de Différence, pour s'en appercevoir, en confrontant l'une & l'autre Ecriture avec attention. D'ailleurs, cette Lettre est dattée deux jours après mon Départ, comme il me sera aisé de vous le prouver. Je viens même de m'appercevoir, que le Papier est de Turin, & non pas de Genes.

En-

M^E. DE MIROL, II Part. 83

Enfin, j'ose vous affûrer, que je n'ai jamais écrit cette Lettre. Ne croïez pas, que je veuille vous cacher la Vérité, pour refuser d'obéir à vos Ordres. Je suis prêt à rompre entièrement avec le Marquis ; mais, je lui dois ce Témoignage.

CE que vous me dites, répondit le Comte d'Acculea, me fait entrevoir de tristes Véritez. Je commence à percer le Nuage qui m'offusquoit la Vérité. Mais, enfin, il n'est plus de Remede à mon Erreur : les Choses sont faites. Si vous euffiés pû me defabuser plutôt, votre Sœur n'eût jamais épousé Mirol, & son Sort eut été plus heureux. Je veux, cependant, ne point approfondir un Secret, dont la Connoissance ne pourroit m'apporter que du Chagrin, & rester dans une Incertitude heureuse pour ma Tranquilité. Je consens que vous ap-
- quec D 6 preniés

preniés au Marquis ce qui m'a-
voit révolté contre lui : & si mon
Amitié, & la vôtre, peuvent lui
tenir lieu de la Perte de sa Mai-
tresse, il pourra nous regarder
comme deux Amis véritables &
sinceres.

LE Marquis Parado aiant été
éclairci par son Ami du Sujet de
son Infortune, vit aisément d'où
venoit la Perfidie qu'on lui avoit
faite. Il excusa l'Emportement
du Comte d'Acculea, & la Sou-
mission d'Emilie: il connut, qu'ils
avoient été abusez tous les deux,
& qu'il ne devoit savoir mauvais
gré de leur Changement qu'à son
Étoile malheureuse. Je n'exige,
dit-il au Baron, qu'une Chose
de vous, pour tous les Maux que
vous m'avez causez sans le vou-
loir. Faites savoir mon Innocen-
ce à votre Sœur : qu'elle ap-
prenne, s'il est possible, combien
j'étois innocent, & combien ses
Soup-

Soupçons ont dû m'être sensibles. Je ferai, lui repondit le Baron, tout ce que vous exigez: &, sensible autant qu'on le peut être à vos Infortunes, il ne dépendra pas de moi que vous n'en voiez bien-tôt la Fin. Je sens, continua-t-il, que les Maux, que je vous ai faits innocemment, renouvellent tous ceux que j'ai soufferts dans ma Fuite; &, quelque malheureux que vous soiés, il me seroit aisé de vous montrer, que j'ai essuié des Chagrins & des Embarras auprès desquels les vôtres n'approchent pas. Enfin, pour comble de Maux, après un An de Soins, de Peines, d'Infortunes, & de Traverses, j'ai perdu la seule Personne qui m'attachoit à la Vie. Je l'ai vû expirer dans mes Bras. J'ai cru que la Douleur alloit mettre fin à mes Maux; mais, le Ciel m'a ramené dans ma Patrie, pour m'y

86 MÉMOIRES DE
rendre le Témoin des Malheurs
où j'ai plongé mon Ami & ma
Sœur, sans y avoir la moindre
Part, que celle que vos Ennemis
ont voulu m'y donner.

LA Curiosité du Marquis fut
excitée par les Traverses, que le
Baron disoit avoir essuïées. Il
ignoroit les Aventures, qui é-
toient arrivées à son Ami pendant
ses Voyages: il avoit seulement
appris avec tout le Public, que
son Epouse étoit morte. Il pria
le Baron de lui apprendre ce qui
lui étoit arrivé. Le Récit de
vos Maux, lui dit-il, m'aidera
à supporter les miens; & c'est
une Douceur pour les Malheu-
reux, que d'apprendre qu'il en
est d'autres. Je veux bien vous
donner cette Consolation, repli-
qua le Baron; &, quoique ce
Souvenir me soit cruel, je ta-
cherai de ne rien oublier de
l'Histoire la plus triste & la
plus

M^r. DE MIROL, II Part. 87
plus infortunée de notre Siè-
cle.

HISTOIRE
DU
BARON CASCA.

LES Commencemens d'une
Passion, qui a fait les Mal-
heurs de ma Vie, vous sont assez
connus. Je ne vous rappellerai
point les premières Peines que la
Dureté de mon Pere m'avoit fait
souffrir. Il vouloit absolument
éteindre l'Amour qu'Angelina
m'avoit inspiré: il regardoit ma
Tendresse comme une chose qui
s'opposoit à mon Avancement &
à ma Fortune. J'aurois voulu
donner à mon Pere toute la Sa-
tisfaction qu'il souhaitoit; mais,
il m'étoit impossible de surmon-
ter le Penchant qui m'entraînoit,
&

& de me priver de voir ma chere Angelina. Elle avoit peu de Bien, comme vous savez: mais, sa Vertu, ses Talens, & son Esprit, reparoient avec excès les Injustices de la Fortune. Elle résista & se défendit long-tems de m'aimer. Quelques Protestations, quelques Sermons, que je lui fisse, pour l'assûrer d'une Fidélité éternelle, ce ne fut qu'après plus de deux Ans de Constance, de Pleurs, de Plaintes, & de Soupirs, que je pus fléchir sa Rigueur. Enfin, elle ne pût se défendre contre des Soins aussi assidus.

UN jour, que je me plaignois de sa Cruauté, Que voulez-vous, me dit-elle, que je fasse pour vous? Ma Vertu, mon Devoir, l'Amitié même que je vous ai accordée, tout me défend de répondre à votre Amour. Vous allez vous plonger dans un Gouffre

M^E. DE MIROL, *II Part.* 89
fre d'Infortunes, si vous ne me
bannissez de votre Cœur. La
Différence, que le Ciel mit en-
tre nos Naissances & nos Biens,
ne nous permet pas d'espérer que
votre Famille consente jamais à
notre Union: & si ma Fortune
n'est point assez considérable
pour devenir votre Epouse, j'ai
trop de Vertu pour être votre
Maîtresse. Aussi, lui répondis-
je, mon Dessen est de m'unir
avec vous par les Nœuds les plus
sacrez: c'est avec la Tendresse la
plus épurée, que je demande
quelque Retour dans votre Cœur.
Ne vous figurez pas, que mon
Amour veut souhaiter rien qui
peut blesser votre Gloire. Non,
belle Angelina, j'en suis aussi ja-
loux que vous. Mais, enfin, si
je trouve le Moïen de mettre vo-
tre Honneur en Sûreté, de con-
tenter votre austere Vertu, & de
vous mettre à même d'avoir le
Ciel

90 MÉMOIRES DE
Ciel & le Public pour vous, me
refuserez-vous encor un peu de
Part dans votre Cœur? Verrez-
vous, avec un Oeil d'Indifféren-
ce, les Maux que vous me faites
souffrir depuis deux Ans? Si vo-
tre Rigueur continue, si vous
êtes toujours inflexible, il ne me
reste de Secours que dans mon
Desespoir. Peut-on être aussi
cruelle que vous l'êtes? Tant de
Pleurs, tant de Soins, tant d'Em-
pressemens! Hélas! si vous vou-
liés m'aimer, que de Choses
vous parleroient en ma Faveur;
mais, vous ne voulez que me des-
espérer. C'est peu d'être indif-
férente, vous me haïssez même.
Peut-être, me répondit Angeli-
na, en seriez-vous un jour plus
heureux, si je vous haïssois: &
moi-même, je le voudrois, pour
ma Tranquilité. Que vous con-
noissez mal le Fond de mon
Cœur! continua-t-elle. Car en-
fin,

fin, malgré la Loi que je m'étois faite de me contraindre au Silence, il faut enfin vous découvrir quels sont mes Sentimens. Vous m'aimez, je le sçai, je n'en saurois douter. Deux Ans de Soins affidus me sont des Garans de votre Constance. Mais, que j'ai souffert de Maux, pendant le Cours de ces deux Ans, pour vous cacher ce que je pensois! Qu'il a fallu de Peine & de Contrainte, pour m'empêcher de vous avouër que vous étiez païé de Retour. Hélas! Si j'avois été la Maîtresse de mon Cœur, vous l'ignoreries encor. Oubliez, s'il est possible, un Aveu, qui ne peut servir qu'à vous rendre infortuné. Trop de Distance sépare la triste Angelina du Baron Casca. Notre Union seroit pour vous une Source de Malheurs intarissable. Songeons bien plutôt à étouffer des Sentimens qui ne servent qu'à nous tourmenter.

HA!

HA! m'écriai-je, mon Sort est trop heureux, belle Angelina. Vous m'aimez, je méprise tous les autres Biens. Ne vous allarmez point sur notre Sort. Laissez moi le Soins de trouver des Moïens pour nous assurer une parfaite Tranquilité. Je n'ai jamais craint que votre Indifférence; &, puisque mon Amour l'a vaincue, laissez à mon Amour à trouver des Moïens pour vous rendre heureuse. Je sai que l'Humour hautaine de mon Pere ne sauroit se fléchir. Je sçai qu'il ne consentira jamais à notre Union. Mais, il ne sçauroit après sa Mort m'ôter des Biens considérables. Je jouis actuellement d'un Revenu qui peut nous suffire. Je suis prêt à tout sacrifier, si mon Pere veut se servir de son Autorité, pour me violenter. Je vous conduirai dans d'autres Climats: content de vous posséder, tous les Trésors qu'on pourroit

M^{re}. DE MIROL, II Part. 93
roit m'offrir ne sauroient me
tenter.

POURQUOI, me répondit An-
gelina, aller chercher des Re-
traites étrangères, & abandon-
ner votre Patrie? S'il est vrai
que vous m'aimés, ne devez vo-
tre Bonheur qu'à votre Constan-
ce. Votre Pere est déjà âgé :
contraignez vos Feux jusqu'à sa
Mort. Evitez un Eclat dange-
reux dans le Monde; &, sûr du
Cœur d'Angelina, attendez que
le Ciel décide du Moment que
vous pourrez l'obtenir sans Cri-
me. Je consens à tout ce que
voulez, répondis-je; &, quelque
Supplice que ce soit pour moi
que le Retardement du Don de
votre Main, l'Espoir qui m'est
promis me rendra facile tout ce
que vous voudrez.

MES Affaires, continua le
Baron Casca, étoient dans cette
Situation, lorsque mon Pere vou-
lut

lut m'établir. Il me pressa vainement six Mois de suite d'y consentir : je trouvai toujours quelque Prétexre pour refuser de lui obéir. Mon Obstination lui fit soupçonner, que je pouvois avoir quelque Passion dans le Cœur. Il s'informa adroitement de mes Démarches, & il apprit que j'aimois Angelina. Vous savez combien il fit agir de Reforts pour la bannir de mon Cœur. Voiant, qu'il ne pourroit réüssir, il voulut intéresser la Cour dans son Ressentiment.

J'APPRIIS à Angelina les Maux que nous allions souffrir. Elle s'étoit accoutumée à me regarder comme son Epoux : elle m'aimoit trop, pour vouloir me perdre ; & je la fis consentir, après nous être uni par un Prêtre que j'avois mis dans notre Confiance, de partir pour la France, où nous n'aurions rien à craindre de
la

la Persécution de ma Famille. Je me munis d'une Somme considérable; & je partis sans Domestiques, avec la seule Angelina, pour Genes, où je m'embarquai pour Marseille.

EN arrivant dans cette Ville, cet Enchainement de Malheurs, qui devoit me suivre tant que je serois en France, commença son Cours. Angelina tomba malade de la Fatigue du Voïage. Elle fut bien-tôt réduite à l'Extrémité, & je croïois la perdre à chaque instant. Jugez de mon Desespoir. Je me regardois comme l'Auteur de sa Perte: je me reprochois à moi-même, que c'étoit mon Amour qui lui coutoit la Vie. Si je ne l'avois jamais connue, disois-je, elle seroit au Sein de sa Patrie, ses Jours couleroient tranquillement. C'est moi, qui, l'arrachant de Turin, l'ai conduite dans ces funestes Lieux.

IL

IL sembla que le Ciel, touché de mes Plaintes & de mes Pleurs, voulut différer pour un tems les Maux qu'il me réservoir. Angelina recouvra la Santé, & nous nous préparâmes à partir pour Paris. L'Etat foible & abbatu, dans lequel mon Epouse se trouvoit, ne me permit pas de faire ce Voïage aussi vîte que je l'aurois voulu. Je fus forcé de rester encor plus d'un Mois à Marseille. J'allois souvent promener le long de la Mer avec ma chere Angelina, pour la dissiper, & tâcher de l'amuser.

UN jour, que j'étois sorti de chés moi avec elle, un Domestique, que j'avois pris pour servir mon Epouse pendant sa Maladie, & que j'avois conservé du depuis, me vola une Somme considérable, que j'avois laissée dans une Armoire. Heureusement, je n'avois qu'une Partie de mon Argent

gent dans cet Endroit, & j'avois pris en partant de Genes des Lettres de Change pour Marseille, que je n'avois point encor fait aquiter, & qui se trouvoient dans un Porte-feuille que je gardois toujours sur moi. Si tout mon Argent eût été en Especes, je restois sans un Sou dès le premier Mois que j'étois en France.

EN arrivant chés moi, je fus extrêmement surpris de voir le Tiroir, où je mettois mon Argent, enfoncé. Je jugeai d'abord de ce qui m'étoit arrivé. Ce fut en vain, que je fis chercher mon Domestique: on n'en eut aucune Nouvelle; & je perdis huit cent Pistolles de cette seule Avanture.

COMME il me restoit encor considérablement de l'Argent en Lettres de Change qu'un Banquier, nommé Salichofe, devoit me paier, je me consolai de ce Malheur, & tachai d'y paroître

E

le

moins sensible qu'il m'étoit possible, pour que mon Epouse en fût moins affligée. Peu de jours après, je me fis compter chés mes Banquiers les Sommes qu'ils devoient m'aquiter, & partis pour Lion, où j'arrivai sans aucun Accident. Je pris trois jours après la Diligence pour me rendre à Paris.

LORSQUE nous fûmes à la seconde Journée, dans un Bois situé entre Chalon & Rene-le-Duc, notre Carrosse fut arrêté par six Voleurs. Un d'eux présenta un Pistolet au Postillon: un autre en fit de même au Cocher; & les quatre autres se saisirent des Portiers, & nous annoncèrent qu'ils casseroient la Tête au premier qui feroit le moindre Mouvement. Il étoit impossible, dans la Situation où nous étions, de pouvoir nous deffendre: nous nous trouvions renfermez dans
un

M^E. DE MIROL, *II Part.* 99
un Coffre, & pris comme des
Rats dans une Souriciere. Il
nous fallut céder de bonne-gra-
ce. Ils nous firent descendre l'un
après l'autre du Carosse; &, tan-
dis que deux Voleurs toujours en
garde aux Portieres nous obser-
voient, les deux autres fouilloient
& deshabilloient en partie celui
qu'ils avoient fait descendre; a-
près quoi, ils l'obligeoient à re-
monter dans le Carosse. Lorf-
qu'ils eurent pris tout ce que
nous avions, Argent, Bijoux,
Habits, & jusques à la Soutane
d'un Abbé qui étoit avec nous,
ils nous quittèrent, & s'enfon-
cèrent dans le Bois, après avoir
cassé une des Roues du Carosse,
pour qu'on ne pût aller trop tôt
au premier Village donner des
Nouvelles de leur Vol. En fa-
veur de neuf mille Livres en Or,
ou en Bijoux, qu'ils m'avoient
trouvées, ils ne m'ôtèrent point

mon Habit, ni celui de ma Femme; mais, ils saisirent mon Cofre & toutes mes Hardes, qu'ils chargèrent sur le Dos d'un Cheval de Bât, qu'ils avoient conduit avec eux, pour emporter tous les Equipages qu'ils voleroient. Il me resta des Boutons de Manche, faits avec deux Emeraudes & deux Rubis, qui pouvoient valoir cinquante Ecus, & dont ils ne s'étoient pas aperçus. Ce fut-là ma dernière Ressource: encor me trouvai-je moi seul plus riche, que tous ceux qui étoient dans la Voiture.

APRÈS nous être remis de notre Etonnement, le Postillon alla dans un Village, à une Lieue de l'Endroit où nous étions, chercher des Gens pour avoir une Roue, ou pour raccommoder celle qu'on nous avoit brisée. Il arriva trois heures après, &

avec



M^e. DE MIROL, *II Part.* 101
avec bien des Soins & des Pei-
nes, nous arrivames à neuf Heu-
res du Soir dans ce même Vil-
lage.

LA Fraïeur, qu'Angelina a-
voit eue, lui causa une Fievre
ardente, dont elle fut attaquée
pendant la Nuit. Il fut impos-
sible le lendemain de pouvoir lui
faire continuer sa Route: je fus
obligé de rester dans cette Cam-
pagne; & les autres, à l'aide de
quelque Argent que le Cocher
du Carosse emprunta, arrivèrent
à Paris.

JUGEZ, mon cher Marquis,
dit le Baron Casca, de l'Embar-
ras où j'étois. Je me trouvois
éloigné de chés moi, dans un
Païs étranger, sans Argent, sans
Ressource; &, pour comble de
Maux, je voïois la belle Ange-
lina dans un Etat qui me faisoit
craindre pour elle. Vingt fois,
si mon Amour n'eut retenu ma

E 3 Main,

102 MEMOIRES DE
Main, je me fusse délivré d'une
Vie qui m'étoit à charge.

JE restai pendant trois Jours
dans cette triste Situation. En-
fin, Angelina se trouva mieux,
& peu après elle fut sans Fievre.
Les Gens, chés qui j'étois, &
qui savoient notre Ayanture, eu-
rent Pitié de moi, ils m'offrirent
tous leurs Secours. Je les priai
de vouloir transporter Angelina
jusqu'à la plus prochaine Ville. Ils
la conduisirent à Dijon, dans un
Chariot, qu'ils couvrirent avec
un Drap, & dans lequel ils nous
firent des Couffins avec de la
Paille. Ces pauvres Gens ne
voulurent jamais de mon Argent;
&, aiant vendu cinq Louis mes
Boutons en arrivant à Dijon, je
leur en offris un, qu'ils refusé-
rent d'accepter.

JE ne me trouvois pas dans
un médiocre Embarras. Je ne
voulois point que mon Pere scût
où

M^E. DE MIROL, *II Part.* 103
où j'étois. Je craignois que, par
le Crédit de Son Altesse Roïale,
il n'obtint un Ordre pour me
faire arrêter en France, & con-
duire en Piémont. Je ne favois
à qui me confier, pour qu'on
m'envoïât de l'Argent. J'écrivis
au Prêtre qui m'avoit marié, &
je n'en reçus aucune Réponse.
Il étoit difficile qu'il m'en fit,
puisqu'il étoit mort huit jours
après mon Départ. Je voulois
m'adresser à vous; mais, je
croïois que vous auriés pû ap-
prendre à mon Pere un Secret
que je voulois lui cacher. J'é-
tois bien éloigné de soupçonner
ce qui se passoit. Je pris la Réso-
lution, plutôt que de me mettre
au Risque d'être séparé d'Ange-
lina, de me servir des Talens que
le Ciel m'avoit accordez, & de
vivre inconnu & sous un autre
Nom. Vous savez, continua le
Baron Calca, qu'Angelina avoit

la Voix très-belle: je joue de la Basse mieux qu'un Gentilhomme ne fait ordinairement. J'allai me présenter dans les Concerts de Dijon: on y aime beaucoup la Musique; & je fus bien-tôt demandé dans toutes les Maisons. On voulut que j'entrasse au Concert public de la Ville; & l'on m'y assigna, pour mon Epouse & moi, dix-huit cent Livres de Pension.

QUELQUE étonnant que ce Parti dût paroître à un Homme de ma Naissance, & qui avoit été élevé au milieu d'une Cour brillante, l'Amour rendoit ma Situation heureuse. Je voïois tous les jours Angelina: je lui jurois librement & sans contrainte que je l'aimois. J'avois oublié les Soins d'une Grandeur qui me paroïssoit à charge. Est-il, dis-fois-je, de plus grand Bien, que celui de vivre avec ce que l'on aime?

M^E. DE MIROL, *II Part.* 105
aime? A quoi servent des Tré-
sors, & des Honneurs, qui nous
privent de tout ce qui peut nous
rendre la Vie agréable? Ce sont
des Fers dorez, dont on enchaîne
un Esclave. Ces Sentimens, que
j'épenchois tous les jours dans le
Sein d'Angelina, lui tenoient
lieu de tous les Biens. Je vous
aime, me disoit-elle, uniquement
pour vous : ma Délicatesse se
plait à vous voir dans l'Infortu-
ne; il me semble, que vous ne
seriés point aussi persuadé de ma
Tendresse, si je vous jurois au mi-
lieu de l'Abondance, que je vous
aime. L'Amour, en nous ôtant
les Richesses, a pris soin de nous
rapprocher. Nos Sentimens ont
été mutuellement éprouvez, &
nos Cœurs sont à l'abri des Re-
vers du Sort & des Caprices du
Destin.

LA Félicité, dont je jouissois
depuis trois Mois, fut bien-tôt

E 5

trou-

troublée. Cette Influence malheureuse, qui me persécutoit, reprit le dessus, & me fit sentir de nouveaux Tourmens.

UN vieux Conseiller au Parlement, Amateur de la Musique, & plus encor du Sexe, venoit souvent chés moi. Il jouoit du Clavecin assez passablement, & nous faisons de petits Concerts. Il ne peut voir long-tems Angelina, sans en devenir amoureux. Il sentit des Mouvemens dans son Cœur, dont son Age auroit dû le garantir; mais, rien ne put calmer ses Feux. Il crut, qu'il ne devoit pas faire un grand Misterere de son Amour avec une Chanteuse; &, sans Préambule, il offrit trente Louis à Angelina. De quelque Infortune que le Ciel nous eut accablé jusqu'alors, il nous avoit évité de pareils Affronts. Vous êtes un Insolent, lui dit Angelina: & vous mériteriés

teriés que je vous apprise à respecter des Gens, devant qui peut-être vous n'ôseriés paroître, si le Sort n'eut pris plaisir de causer leurs Malheurs. Sortez de chés moi, & gardez-vous d'y reparoitre: car, je ne vous répons point de conserver assez de Sens-froid, pour ne pas vous faire repentir de votre Impudence.

LE vieux Magistrat fut fort surpris de la Réception qu'on lui faisoit: il étoit étonné qu'une Chanteuse eût autant de Vertu; &, si ce n'eût été une Italienne, il eut pris la chose pour un Prodiges. Cependant, la Façon dont Angelina avoit reçu sa Déclaration, ne le guérit pas de sa Tendresse: il résolut d'avoir par Force ce qu'il ne pouvoit avoir de Gré.

UN soir qu'Angelina sortoit du Concert pour se retirer chés elle, deux Hommes l'arrêtèrent

dans la Rue, & voulurent la faire entrer dans un Carosse. Ils l'avoient déjà saisie, & ils alloient la mettre dedans, lorsque deux Musiciens, qui venoient aussi du Concert, arrivèrent dans le tems qu'elle appelloit du Monde à son Secours, & qu'elle faisoit le plus de Résistance qu'il lui étoit possible. Ils accoururent à sa Voix, qu'ils reconnurent, & , mettant l'Epée à la main, ils forcèrent bien-tôt les deux Hommes, qu'on avoit chargés de cet Enlèvement, d'abandonner leur Proie. Ils s'enfuirent au plus vite, & ne firent pas la moindre Résistance. Le Cocher, pour n'être pas reconnu, pendant le tems de la Dispute, étoit parti au grand Trot de ses Chevaux. Les deux Musiciens reconduisirent Angelina chés moi, où j'avois été obligé de rester pour quelque legere Incommodité.

LA

LA Nouvelle de cette seconde Tentative, dont ne doutai pas un moment que le Magistrat ne fût l'Auteur, me résolut d'abandonner Dijon, & l'Etablissement qu'on m'y avoit procuré. Avec quelque Argent que j'avois amassé, je partis pour Paris, dans le Dessein de me faire connoître à notre Ambassadeur, & de me confier à lui, pour tirer de Turin les Sommes dont j'aurois besoin. Dans un autre Tems, j'eusse, avant mon Départ, donné cent Coups de Bâton au Magistrat : mais, Musicien, il m'en falloit subir le Sort; &, s'il me fut arrivé la moindre Querelle avec lui, il falloit me résoudre, ou à me faire connoître, ou à être perdu pour toujours.

EN arrivant à Paris, je me logeai dans une Chambre garnie, à la Rue Jacob, Fauxbourg St. Germain; & je comptai d'y demeurer

meurer jusqu'à ce que je me fusse mis en état de pouvoir paroître chés notre Ambassadeur. J'étois assez mal-habillé: je voulus me faire faire un Habit, pour ne pas me montrer dans l'Equipage où j'étois; & je differai près de huit Jours d'aller chés lui.

LORSQUE je fus dans un Etat à voir le Comte Porto, c'étoit lui qui pour lors étoit encor notre Ambassadeur, je tremblai de lui apprendre la Situation dans laquelle je me trouvois. Cependant, la Nécessité surmonta ma Honte, & je fis sur moi cet Effort. Ma Visite fut inutile: il étoit parti la Veille pour Versailles, d'où il ne devoit revenir que dans six Jours. Dieu! qu'il se passa dans cet Intervalle de Tems de terribles Evénemens! Ma chere Angelina avoit fait connoissance avec une Femme, qui logeoit dans la même Maison
que

M^e. DE MIROL, *II Part.* III
que nous, & qui se disoit la Veu-
ve d'un Officier. Son Apparte-
ment étoit voisin du nôtre: &
cette Proximité avoit occasionné
cette funeste Liaison. Comme
je ne voulois point qu'on scût
que j'étois à Paris, avant d'en
faire la Confidence à notre Am-
bassadeur, & que je craignois
d'être reconnu par quelque Pié-
montois, je sortois rarement. An-
gelina, pour se dissiper, alloit
quelquefois promener avec cette
Femme aux Tuilleries: elle re-
venoit le soir de bonne-heure;
& j'étois charmé de la voir pren-
dre quelque Amusement. Lors-
que cette Malheureuse, qui se
faisoit appeller Madame de Rafe-
lix, se fut acquis par ses Manie-
res retenues, & par ses Façons
obligeantes, la Confiance &
l'Amitié de mon Epouse, elle lui
proposa de la mener à St. Denis
voir les Tombeaux des Rois qui
sont

font dans cette superbe Eglise. Angelina, curieuse, ainsi que le font les jeunes Personnes, accepta cette Partie: elle ignoroit les Malheurs qui la suivoient; & elle étoit bien éloignée de soupçonner ce qui l'occasionnoit.

UN Homme, qui connoissoit la Rafelix pour ce qu'elle étoit, & qui s'étoit servi d'elle plus d'une fois, avoit trouvé Angelina de son Gout: il l'avoit vûe à la Promenade aux Tuilleries; &, jugeant de sa Vertu par la Personne avec qui elle étoit, il avoit proposé à la Rafelix de lui procurer un Tête-à-Tête avec elle. Cette infernale Entremetteuse lui avoit dit, qu'elle doutoit qu'Angelina consentit à manquer à son Devoir: mais lui, toujours plus empressé, & ne se rebutant point, l'engagea de la conduire dans une Maison de Campagne, sous le Prétexte de quelque Promenade.

L A

LA Partie étant ainsi liée, le Carosse, qui conduisoit Angelina & la Rafelix, s'arrêta à la moitié du Chemin de Saint-Denis, vis-à-vis une Maison qui avoit été choisie pour le Rendez-vous. Le Cocher dit qu'un de ses Chevaux se trouvoit incommodé, & qu'il étoit obligé d'attendre un heure ou deux. La Rafelix proposa à Angelina de mettre pié à terre. Elles furent à peine descendue du Carosse, qu'un Homme, qui se dit le Maître de la Maison voisine, vint les prier d'entrer chés lui, & de s'ôter de l'Ardeur du Soleil. Angelina crut pouvoir accepter sa Politesse sans conséquence: elle entra avec la perfide Rafelix chés ce Monsieur, que le Ciel avoit engendré pour mon Malheur. Excusez ma Douleur, continua le Baron, fondant en Larmes. Je ne vous ferai point un Détail de l'Action
la

114 MÉMOIRES DE
la plus horrible que le Jour ait
éclairé. Angelina, mon Epou-
se, après s'être vainement défen-
due, fut violée par ce Scélérat,
qui se fit aider dans son Crime
par la Rafelix & une autre Femme,
qui la mirent dans un Etat à ne
pouvoir se défendre. Lorsque
ce Malheureux eut consommé
son Crime, il crut pour quelques
Louis qu'il lui offrit, pouvoir
l'appaiser. Mais, la triste An-
gelina ne parla plus dès ce mo-
ment. Ses Pleurs furent son uni-
que Ressource. La Rafelix, crai-
gnant la Punition de son Crime,
ne revint plus chés elle. Elle
partit dans la Carosse de ce Scé-
lérat avec lui, & l'on ne pût sa-
voir où ils alloient. Angelina
fut reconduite jusqu'à la Porte
du Fauxbourg St. Denis. Là,
le Cocher, après l'avoir descen-
due de son Carosse, la laissa en
Pleurs dans la Rue. Elle retour-
na

na au Logis dans cet Etat pitoyable. En arrivant, l'Hôteſſe lui demanda avec emprefſement ce qu'elle avoit. Je me trouve mal, lui dit-elle, & je ſuis fort incommodée. Monsieur, ajouta-t-elle, eſt-il dans la Chambre? Non, répondit l'Hôteſſe, il eſt forti, & m'a laiffé la Clef. Angelina, l'aïant priſe, ſe retira dans notre Appartement. A peine y fut-elle entrée, que l'Idée du Malheur qui venoit de lui arriver ſe préſentant à ſes Yeux dans toute ſon Etendue, elle ne put y réſiſter. Hélas! elle crut que mon Cœur trop ſenſible ne pourroit lui pardonner une Offenſe où elle avoit ſi peu de part. Malheureuſement, mes Pistolets étoient ſur une Armoire. Elle en prit un: &, après m'avoir écrit le Détail de ſon Infortune dans une Lettre qu'elle me laiffa ſur la Table, elle ſe caſſa la Tête,
&

& tomba morte sous le Coup. Comme il y avoit plusieurs Locataires dans la Maison, ceux, qui entendirent tirer un Coup, crurent mutuellement, que quelqu'un déchargeoit un Pistolet; & personne n'accourut à ce Spectacle, d'autant plus qu'après le Coup, on n'ouït aucune Rumeur. Hélas! j'étois bien éloigné de savoir ce qui se passoit. J'étois allé chés notre Ambassadeur favoir le Jour précis de son Arrivée, qu'on m'avoit assuré devoir être le sur-lendemain. Je retournai chés moi, le Cœur plein de l'Espérance de voir changer ma Fortune. Figurez-vous quel fut mon Etat en entrant dans ma Chambre. Je trouvai Angelina étendue au milieu du Plancher, le Visage & la Gorge couverte de Sang. J'approchai, & je vis la moitié de son Front emporté d'un Coup de Pistolet. Je me
jet-

M^e. DE MIROL, II Part. 117
jettai sur son Corps. Ha Dieu!
m'écriai-je, belle Angelina, dans
quel Etat vous revois-je? Juste
Ciel! quel est le Barbare, qui
vous a pû ôter la Vie? Je vous
pers donc pour toujours, chere
Epouse, & j'ignore par quel
Sort vous m'êtes enlevée? At-
tendez-moi, je vais vous joindre
dans le Tombeau. Je
pouffai ces Cris & ces Plaintes
avec une telle Violence, que tous
ceux qui restoit dans la Mai-
son accoururent pour voir ce
qui pouvoit m'être arrivé. Ils
me trouvèrent étendu sur le
Corps de mon Epouse. Touchés
d'un Spectacle aussi triste, vaine-
ment voulurent-ils m'arracher un
Bien qui m'étoit aussi cher. Je
faisois des Cris furieux, lorsqu'on
approchoit de moi. J'avois per-
du l'Usage de la Raison: je bai-
sois la Blessûre d'Angelina, &
j'avalais le Sang qui en sortoit.
Un

Un moment après, je restois immobile, & occupé à la regarder. Ensuite, je rentrois dans ma première Fureur, & disois des Discours sans suite, & interrompus par mes Plaintes & mes Pleurs.

LES Gens, qu'un Spectacle aussi triste avoit attiré, m'arrachèrent enfin malgré moi de ce Lieu d'Horreur. On me porta dans une Chambre voisine, & l'on choisit le Tems d'un espece d'Evanouissement où j'étois tombé. J'avois pourtant les Yeux ouverts, & l'on en voïoit couler quelques Larmes, à ce qu'on m'a dit du depuis. Je fus près de deux Heures dans cet Etat. Pendant ce tems, le Commissaire du Quartier se transporta dans la Maison. Par le Récit qu'on lui fit du Coup qu'on avoit entendu tirer lorsque j'étois absent, & par la Douleur dont j'étois saisi, il crut aisément qu'Angelina s'étoit

toit tuée par mégarde. Mais, étant entré dans la Chambre, pour examiner la Blessûre avec un Chirurgien qu'il envoia chercher, il fut bien-tôt au fait de cette triste Avanture, par la Lettre d'Angelina, qu'il trouva sur la Table, & dont on ne s'étoit pas apperçu dans le Desordre. Voici quelle étoit cette triste Lettre.

L E T T R E.

J'AI causé vos Malheurs, mon cher Baron, & je vais les réparer. Je ne me repens point de vous avoir aimé; & c'est mon Amour qui me force à mourir. Sous le Prétexte d'aller à St. Denis, la malheureuse Rafelix m'a conduite dans un Endroit, où, par son Secours, & par l'Aide d'une autre Femme, un Monstre, que je ne connois pas, m'a deshonorée. Je voudrois, pour vous procurer une Vengeance éclatante,
vous

vous donner quelque Indice qui pût vous faire connoître les Criminels; mais, ils m'ont renvoié par un Carrosse qui m'a conduite jusqu'à la Porte de la Ville, & qui s'est enfui dès que j'ai mis pié à Terre. Tachez, par le Moien de Rafelix, de venger votre Injure, si vous découvrez où se retirera ce Monstre; n'y aiant pas d'apparence qu'elle retourne au Logis. Quant à moi, je meurs contente de l'Assurance que j'ai que vous cherirez mon Souvenir. Après l'Affront que j'ai reçu, j'étois indigne de vous. Sans cesse j'aurois rougi, en vous voiant, d'avoir été dans les Bras d'un autre: & le Trépas va me rendre votre Estime, & me conserver votre Amour. Adieu. Ne vous affligez de mon Sort, que le moins qu'il vous sera possible. Si vous m'avez aimé, songez qu'en mourant ma dernière Priere est de calmer votre Desespoir.

LORS-

LORSQUE le Commissaire eut lû cette Lettre, il ordonna qu'on mît endépôt le Corps d'Angelina. Il s'informa, des Maîtres de la Maison, du Nom, de l'Etat, & de la Conduite, de la Rafe-lix. Ils avoient été les premiers abusez, & ils dirent ce qu'ils en savoient. Il ordonna ensuite, qu'on fit toutes les Perquisitions possibles pour découvrir cette Malheureuse. Je revins enfin de mon Evanouissement; &, en revenant à la Vie, mes Douleurs se renouvelèrent. Je demandai à voir le Corps d'Angelina: on me dit, qu'on l'avoit emporté dans le Tombeau. Je m'informai de l'Endroit où elle étoit enterrée, & je voulus sortir pour aller mourir & expirer dessus. On me retint malgré moi; & deux Soldats du Guet, que le Commissaire avoit laissés pour ma Garde, m'empêcherent de sortir.

F

Je

Je restai jusqu'au lendemain dans un Etat qui ne laissoit aucune Espérance, que je pûsse conserver la Vie. Mes Forces, épuisées par les Tourmens que j'avois soufferts, me laissèrent dans un Abattement qui servit à me calmer un peu. Le Commissaire vint me voir, lorsqu'il scût que j'avois repris l'Usage de la Raison. Il me demanda mon Nom, & ma Condition. N'ayant plus aucun Intérêt pour cacher ma Naissance, je lui avouai naturellement qui j'étois, & le priai d'envoier chés le Comte Poite, s'il étoit arrivé de Versailles, l'avertir de ma Situation.

LE Comte, surpris de ce qu'on lui disoit, & ayant appris par des Lettres de Turin, que j'avois disparu depuis huit ou dix Mois, ne doutant point de ce qu'on lui disoit, vint lui-même chés moi, & me reconut
en

M^{re}. DE MIROL, *II Part.* 123
en entrant dans ma Chambre.
Prenez courage, me dit-il, mon-
cher Baron. Je viens vous offrir
dans vos Maux tout ce qui dépend
de moi. Il me fit emporter dans
son Hôtel, & promit au Commis-
saire de me représenter en Justice
toutes les fois qu'il seroit nécessai-
re. Il me rendit bientôt un Service
essentiel, & m'évita un nouveau
Malheur, au quel je n'aurois pas
résisté. Le Corps d'Angelina,
qu'on avoit mis en dépôt, sans
son Crédit n'eût point reçu la
Sépulture, & eut été exposé à
des Indignitez & à des Flétrissu-
res. Il appaisa toutes les Pour-
suites, & obtint qu'on étouffe-
roit cette Affaire. Mon Epouse
fut enterrée dans le Cimetiere de
St. Innocent sur les dix Heures du
Soir.

J'IGNOROIS toujours ce qui
j'avoit occasionné la Mort d'An-
gelina. On n'avoit jamais ôsé

F 2

me

124 MÉMOIRES DE
me parler d'une Avanture auffi
affreuse: on craignoit qu'elle ne
me jettât dans un Defefpoir, dont
je ne ferois pas revenu. Les
Transports, que m'avoit caufez
la Perte de mon Epoufe, ne
permettoient pas qu'on m'appriât
fes dernieres Infortunes. Cepen-
dant, on fut bientôt forcé de
m'en faire le trifte Récit. Le
Commissaire avoit fait des Ré-
cherches fi exactes, qu'on avoit
déterré la malheureufe Rafelix:
elle s'étoit logée dans la Rue
Beaubourg, & se difoit la Fem-
me d'un Négotiant. Aux In-
dices qu'on avoit donnez aux
Espions, qu'on avoit mis à la
Recherche, elle fut reconnue &
arrêtée. L'Hôte de fon ancienne
Maison aiant été confronté avec
elle, elle avoua tout, & fit
l'Histoire de fa Perfidie. Elle
accusa un Homme d'Affaires, qui
avoit été autrefois Fermier-Gé-
néral,

M^E. DE MIROL, *II Part.* 125
néral, de l'avoir seduite par trent
te Louis. On voulut le faire
arrêter: mais, il trouva le Secret
de s'évader; & comme il avoit
beaucoup d'Amis qu'il s'étoit
fait par ses Richesses, je crois
qu'on l'avertit secrètement, que
la Rafelix avoit déposé contre
lui.

ETANT nécessaire que je sui-
viffe la Suite du Procès qui se
faisoit à la Pourfuite des Gens
du Roi, on m'apprit les Mal-
heurs & la déplorable Fin de ma
chere Angelina. Je retombai
presque dans mes premiers Ac-
cès de Fureur, quelque Précau-
tion qu'on eût pris pour m'annon-
cer ces Nouvelles. Je jurai d'en
tirer une Vengeance éclatante.
On me conseilla, à cause de la
Mort d'Angelina, & de la Hon-
te qui pourroit retomber sur sa
Mort, de tacher à l'assoupir,
p'ûtôt qu'à la faire éclater. Je

fus forcé de contraindre mon
 Réssentiment au Silence, & de
 faire agir le Crédit notre Am-
 bassadeur, pour faire désister les
 Gens du Roi de leur Pour suite.
 On n'auroit peut-être pas obte-
 nu d'eux cette Grace; mais, la
 Mort de la détestable Rafelix
 étouffa entièrement cette Affaire.
 Le Fermier - Général n'avoit
 contre lui que la Déposition de
 cette Femme. Il voulut se délivrer
 de la seule Personne qu'il eut à
 craindre. Il trouva le Moïen de
 la faire empoisonner; & cette
 Malheureuse mourut, trois jours
 après avoir été arrêtée, dans des
 Convulsions étonnantes, & qui
 pendant près de deux Heures lui
 firent souffrir une partie des Sup-
 plices qu'elle méritoit.

J'APPRIS cette Nouvelle, qui
 me donna quelque Consolation,
 par la Sécurité où cette Mort
 mettoit la Mémoire de ma chere

An-

Angelina ; mais , je résolu de la vanger entièrement , & de soulager ma Douleur par le Plaisir de lui sacrifier tous ses Bourreaux. Je m'informai adroitement de l'Endroit ou le Fermier-Général avoit choisi la Retraite. J'appris, qu'il s'étoit retiré dans une Maison de Campagne auprès du Havre-de-Grace. Depuis que j'étois logé chés le Comte Porto, j'avois pris un Domestique Piémontois , qui me paroissoit brave Garçon, & rempli de Valeur. Je lui dis de m'avouër naturellement, si je pouvois compter sur lui pour un Coup assez hardi que je méditois ; & lui promis cinquante Louis , s'il vouloit me seconder. Monsieur, dit-il, comptez sur moi comme sur vous-même. Je suis prêt à tout entreprendre , & rien ne pourram'étonner, lorsqu'il faudra vous servir. Charmé de le voir

porté de bonne Volonté à servir mes Dessesins, je pris congé du Comte Porto; &, après lui avoir emprunté les Sommes dont j'avois besoin, je l'assurai que je partoisi le lendemain pour Turin. Au lieu de prendre le Chemin du Piémont, je pris celui de la Normandie, & me rendis au Havre-de-Grace. J'y ariétai un un Batiment pour l'Angleterre, & je le fis mettre à la Rade, à une demi-lieue de la Ville, pour qu'il fût toujours prêt à partir dans le moment que je voudrois. J'allai ensuite vers le Château de mon cruel Ennemi, avec mon Laquais, tous les deux déguifés en Chasseurs. Je m'informai dans la Maison d'un Fermier, où j'entrai sous le Prétexte de vouloir manger un Morceau, de la Conduite que tenoit Monsieur ***. Il va, me dit-on, à la Chasse tous les Matins, & le reste de la
Jour-

Journée il s'amuse à voir travailler les Ouvriers & les Maçons qui batissent un Corps de Logis, qu'il fait faire auprès du Chateau. Je demandai, comme par Curiosité, s'il alloit à la Chasse avec beaucoup de Domestiques. Non, me répondit le Fermier: comme il ne va que fort près, il ne mene qu'un seul Laquais avec lui.

A P R È S avoir fait plusieurs autres Questions, par ôter tous les Soupçons qu'auroient pu faire naitre les premières, j'attendis le lendemain matin avec impatience, & je couchai la Nuit en rase Campagne, pour ne pas perdre l'Occasion que je cherchois, si j'étois assez heureux pour qu'elle se présentât. Sur les six Heures du Matin, j'apperçus le Bourreau de ma chere Angelina, qui venoit vers un Bois qui bordoit un Rideau qui nous mettoit entièrement à couvert. Cet En-

droit me parut propre à mon Dessein, d'autant qu'il étoit assez écarté, & qu'il y avoit un Chemin creux que j'avois remarqué la veille, & dans lequel il falloit nécessairement entrer pour venir jusques au Bois. Je me rendis dans cet Endroit; &, lorsque mon Ennemi y fut arrivé, Défens-toi, lui criai-je. Il faut périr. Je suis l'Epoux de celle à qui tu as ravi l'Honneur. Tout interdit qu'il parût, il me tira un Coup de Fusil. Il s'en falut de plus de six Pas, qu'il ne me blessât. A peine eut-il tiré son Coup, que je courus sur lui. Mon Valet desarma le sien, qui se rendit sans Défense. Je lui ordonnai de l'attacher avec des Cordes, que j'avois aportées pour le Dessein que je voulois exécuter; & lui dis de le tuër, au moindre Bruit qu'il feroit. La Peur fit garder le Silence à ce Misérable,

M^{rs}. DE MIROL, *II Part.* 131
ble, & il fut le Témoin du plus
terrible Spectacle que le Soleil
puisse éclairer.

EXCUSEZ, continua le Ba-
ron de Casca, des Excès, que je
déteste, & que l'Amour m'a fait
commettre. Après que mon Valet
eut exécuté mes Ordres, il vint
m'aider dans le Sacrifice que je
destinois au Manes d'Angelina.
Mon Ennemi, à qui je tenois le
Fusil appuié sur l'Estomac, n'ô-
soit bouger. Il me demandoit
la Vie en pleurant. Je ne lui
répondis rien : mais, d'abord
que je vis mon Laquais en liberté
de m'aider, je lui ordonnai de le
faisir. Il m'obéit, & le tint
fortement dans ses Bras : & moi,
sans lui donner le loisir de faire
plusieurs Cris, je lui enfon-
çai un Poignard dans le Cœur,
& le fis ainsi expirer sous le
Coup. Ensuite, goutant un Plai-
sir infini à voir couler le Sang
F 6 qui

qui sortoit de sa Blessure, je pris dans ma Poche un Portrait que j'avois d'Angelina, & je le trempai dedans plusieurs fois. Goutez, disois-je, chere Angelina, la Vengeance que je vois devois : & si vous êtes encor sensible à mon Souvenir, jugez de mon Amour par l'Excès de mes Furies. Elles ne s'arrêtèrent pas à ces Cruautez : je les portai plus loin. J'ordonnai à mon Laquais de couper la Tête à ce Cadavre avec un Couteau de Chasse qu'il avoit ; & j'emportai dans un Sac, qui servoit à mettre du Gibier, cette Tête sanglante, & à demi palpitante. Mon Laquais me dit en partant, qu'il falloit tuer ce Valet que nous avions attaché, parce qu'il pouroit bien nous découvrir : mais, comme nous n'étions qu'à une demi-lieue du Bord de la Mer, où notre Bâtiment

nous

M^E. DE MIROL, II Part. 133
nous attendoit, je lui défendis
de lui ôter la Vie. Cependant,
comme j'entrois dans le Bois pour
me rendre au Rivage le plutôt
qu'il me seroit possible, mon
Laquais, qui étoit demeuré quel-
que Pas après moi, craignant tou-
jours, malgré les Cordes dont
il avoit attaché ce malheureux
Domestique, qu'il ne pût don-
ner quelques Avis avant que nous
fussions arrivez, lui brula la Cer-
velle d'un Coup de Fusil: & je
vis tomber avec regret ce Mal-
heureux, à qui je ne fus pas le
Maître de conserver la Vie.

APRÈS l'Exécution de ces
Horreurs, je gagnai le Bâtiment
qui m'attendoit, & je fis mettre
à la Voile pour Douvres, d'où je
comptois passer jusqu'à Londres.
Lorsque je fus en pleine Mer,
ma Colere n'étant point appaisée,
je voulus goûter le Plaisir de me
rassasier encor de la Vûe de cette

Tête fatale. Je m'enfermai seul dans la Chambre du Bâtiment, & là, déliant mon Sac, je tirai ce qu'il renfermoit. Je parcourais avec des Yeux avides l'hideuse Phisionomie de mon Ennemi, lorsqu'aparamment le Ciel, indigné de mes Horreurs, ne put en souffrir le Cours plus longtems. Un Orage violent s'éleva tout-à-coup : la Mer sembloit vouloir punir mon Crime & mes Forfaits. Après avoir été longtems le Jouët de ses Ondes, nous commencions d'avoir quelque Espérance : nous découvriions la Terre assez proche de nous ; & nous croions pouvoir gagner le Port, quand un Coup de Vent poussa notre Batiment contre un Rocher, & l'entrouvrit dans l'instant. Il fallut chercher son Salut au milieu des Eaux. Nous avions encor près d'un demi-quart de Lieue,
pour

M^E. DE MIROL, II Part. 135
pour aller au Rivage. A l'aide
d'une Planche, je voulus y abor-
der, portant toujours au milieu des
Dangers cette Tête fatale pour
laquelle peut-être le Ciel me
poursuivoit; mais, malgré mon
Acharnement, je fus cependant
contraint de l'abandonner: les
Vagues, en arrivant auprès du Ri-
vage, m'enlevèrent, & ma Plan-
che, & mon Sac funeste. Mon
Laquais reçut la Punition de
son Crime; il fut écrasé contre
les Rochers: & moi, destiné à de
plus longs Malheurs, je fus
poussé sur le Sable avec deux
autres Matelots, qui furent les
seuls qui échapèrent de notre
Naufrage.

EN échouant sur les Côtes
d'Angleterre, je n'avois eu le
tems d'emporter avec moi que
ma funeste Tête: ma Cassette,
dans laquelle étoit mon Argent,
avoit péri; & j'avois dix Pif-
tolles

136 MÉMOIRES DE
tolles pour tout Bien, qui s'é-
toient trouvées dans ma Poche,
lors que j'avois abordé au Ri-
vage. J'en eus bien-tôt mangé
une Partie, & je me trouvai dans
l'Impossibilité de retourner en
Italie, n'ayant pas assez d'Argent
pour m'embarquer jusqu'à Genes.
Je ne voulois point écrire à Pa-
ris au Comte Porto; je voïois
qu'inailliblement la Mort de
mon Ennemi auroit fait du Bruit
en France, & qu'on me soup-
çonneroit d'en être l'Auteur;
mais, n'y aiant aucun Temoin du
Fait, & tout le Monde me
croiant parti pour le Piémont, la
chose devenoit incertaine; au lieu
que mon Voyage en Angleterre
la mettoit dans une Eviden-
ce claire. Je pris la Résolution
de me mettre simple Matelot
sur le premier Vaisseau qui pas-
seroit en Italie; &, avec le peu
d'Argent qui me restoit, je m'en
allai

allai

ME. DE MIROL, *II Part.* 137
allai jusqu'à Londres, où je
m'embarquai sur un Vaisseau qui
partoit pour Savone, en quali-
té de simple Marinier: &, après
deux Mois de Navigation, j'a-
rivai enfin dans ce Port. Je me
fis connoître à des Marchands de
Turin, qui y sont établis: ils
me donnèrent ce dont j'avois be-
soin; & je me mis dans un Etat,
qui ne fît point Horreur à mon
Pere. Je me rendis à Genes, &
lui écrivis la Mort de mon E-
pouse, & mon Retour, qu'il
savoit déjà par le Comte Porto.
Il me répondit, qu'il me par-
donnoit le Passé, & qu'il me re-
cevrait en Pere. Il m'a tenu
Parole, & je ne saurois que me
louër de sa Bonté. Depuis deux
ou trois jours, le Comte Porto
a écrit à mon Pere, que la Mort
de mon Ennemi avoit fait grand
Bruit en France: qu'on m'avoit
soupçonné d'en être l'Auteur;
mais,

mais, qu'après des Perquisitions étonnantes, la Justice n'aïant rien pû découvrir, cette Affaire étoit entièrement finie. J'ai avoüé naturellement mon Crime à mon Pere, ainsi qu'à vous : vous êtes les seuls Mortels, qui fachiés jusqu'ou l'Amour a pû porter ma Vengeance & ma Fureur ; &, quelle que soit ma Faute, ceux, qui auront aimé véritablement, me la pardonneront.

Voïez, mon cher Marquis, continua le Baron Casca, si vos Malheurs approchent des miens. Pour Comble de Maux, dans le Fond de mon Ame, je brûle plus que jamais pour ma chere Angelina. Il semble que l'Amour, pour me punir de mes Forfaits, ranime mon Ardeur pour des Cendres insensibles. Sans cesse je la vois, sans cesse je crois l'entendre : il me semble à
cha-

chaque instant, que je l'apperçois dans l'Etat déplorable où la mit son Desespoir; & je me dis à moi-même: J'ai été son premier Bourreau, puisque, si elle m'eût moins aimé, elle seroit encor heureuse dans le Sein de sa Patrie.

LES Sanglots redoublez empêchèrent le Baron Casca de continuer ses Plaintes. Le Marquis Parado fit ce qu'il put, pour le consoler. Vos Maux, lui dit-il, sont cruels; j'en conviens: mais, enfin, il faut oublier des Horreurs, qui ne peuvent servir qu'à vous rendre la Vie à charge. Les Excès, que l'Amour vous a fait commettre, doivent vous apprendre combien cette Passion a de Pouvoir sur vous. Ainsi, guérissez-vous d'un Feu, qui vous consume inutilement; &, puisque vous n'avez plus d'Espoir, cherchez dans votre
Rai-

140 MÉMOIRES DE
Raison de quoi vous consoler de
vos Pertes. Malheureux presque
autant que vous, je suis prêt à
joindre mon Sort avec le vôtre :
fuijons de ces Climats, où nos
Infortunes ont commencé : éloi-
gnons-nous de Lieux où tout
nous retrace le triste Souvenir
de ce qui nous fut cher, & de
ce que nous avons perdu. Allons
dans des Pais lointains diffi-
per notre Mélancolie, & tâcher
d'apporter quelque Remede à nos
Maux. J'y consens volontiers,
répondit le Baron Casca ; &
si vous voulez nous partirons
dans quelques Jours pour aller vi-
siter l'ancienne Grece. Peut-
être les Voyages banniront-ils de
notre Souvenir les funestes Idées
qui nous sont toujours présentes.
Je suis prêt, reprit le Marquis
Parado, à vous suivre par-tout.
Vous n'avez qu'à choisir les Lieux :
ils me sont tous égaux ; mais,
avant

M^e. DE MIROL, II Part. 141.
avant notre Départ, puis-je vous
demander une Grace? Parlez,
dit le Baron Casca: j'ose vous
jurer, qu'il n'est rien que mon
Amitié vous refuse. Je vous de-
mande, répondit le Comte, que
vous apreniés à votre Sœur, que
je suis innocent: elle m'a tou-
jours crû coupable du Crime pour
lequel votre Père a voulu me pu-
nir. Ses Manieres d'agir m'ont
donné des Marques évidentes de la
Persuasion dans la quelle elle étoit
que j'étois criminel. Je vous
avourai, que je souffre à regret,
que la charmante Emilie puisse
penser que mon Cœur ait pû
lui manquer. Quelque Douleur
que j'aie de la voir dans les Bras
de mon Rival, quoiqu'il ne me
reste aucun Espoir, & que mon
Malheur soit irréparable, je le
croirai beaucoup moins grand,
s'il est possible que je parte
justifié, & assuré de ne point
avoir

avoir sa Haine. L'Amour, dont vous connoissez si bien le Pouvoir, me servira d'Excuse auprès de vous; &, quand on est aussi infortuné que vous l'êtes, on a le Cœur sensible pour des Malheureux tels que moi.

C'EST peu, répondit le Baron Casca, que d'être sensible à vos Maux; je les partage avec vous: mais, pourquoi vous reposer sur moi du Soins de votre Justification? Pourquoi emploier une autre Bouche que la vôtre? Venez vous-même apprendre à Emilie votre Innocence & votre Malheur. Quelle sache, que son Frere, ni vous, n'ont eu de Part à ses Infortunes, que celle que leurs Ennemis leur ont fait prendre. Quelque difficile que vous croyés que soit ce que je vous propose, je me charge de l'Exécution du Dessen. Je vais chez le Comte de Mirol voir Emilie,

ME. DE MIROL, II Part. 143
lie, & prendre congé d'elle.
Suivez-moi déguisé en Domestique. Vous vous arrêterez dans la Maison de quelque Païsan, voisine du Chateau; & je me charge de vous procurer l'Eclaircissement que vous souhaitez. Quelle que soit la Délicatesse d'Emilie, elle ne pourra vous refuser une Grace, qui ne doit point allarmer sa Vertu, & ne blesse point son Devoir.

JE crains, répondit le Marquis, l'austere Rigidité l'Emilie: elle ne voudra pas me donner le Moien de me justifier. Mon Déguisement lui paroîtra un Crime; & je n'aurai que la Douleur d'avoir été auprès d'elle, & de n'avoir pû lui parler. Laissez-moi, repliqua le Baron, le Soïn de conduire cet Eclaircissement: je mettrai Emilie à même de ne pouvoir reculer, & je me charge de la Réussite de nos Desseins.
Je

Je fais aveuglément tout ce que vous voulez, dit le Marquis; & je suis prêt à vous suivre. Les deux Amis partirent le lendemain, pour se rendre chez le Comte de Mirol; le Marquis déguisé en Domestique, & portant la Livrée du Baron.

LE Marquis, qui étoit prévenu, ramena les Chevaux dans un Cabaret, qui n'étoit qu'à un quart de lieue, où il les remit à un Domestique qu'ils avoient mis dans leur Confiance; & il attendit en cet Endroit, toujours déguisé, & sous l'Habit de Domestique, les Nouvelles que lui enverroit son Ami.

ON avoit averti Emilie & son Epoux, que le Baron étoit arrivé. Ils sortoient de leur Appartement, pour venir à sa Rencontre, lorsqu'il les prévint, & les trouva sur le Degré. Emilie embrassa son Frere avec les Témoigna-

moignages de l'Amitié la plus vive. Sa Vûe lui rappelant les Malheurs où elle croioit qu'il l'avoit plongée, elle ne put retenir ses Larmes; &, toujours attentive à son Devoir, elle fut pendant deux Jours sans lui témoigner d'en avoir la moindre Connoissance. Le Baron comprit, qu'il devoit rompre lui-même le Silence. Ma Sœur, lui dit-il, je sçai que vous me croiez l'Auteur de vos Malheurs, & que vous m'accusez en secret des Chagrins que vous avez eus, & de ceux que vous essuiez encore. Mais, je veux me justifier auprès de vous. Les Ennemis du Marquis ont inventé & supposé la Lettre qui le brouilla avec mon Père, & jamais jé ne l'écrivis. Parado fut d'autant plus infortuné, qu'il essuia des Rigueurs qu'il n'avoit point méritées, & qu'il ne fut jamais coupable de ce dont on l'avoit accu-

G

fé.

fé. Mon Pere est pleinement convaincu de son Innocence: il lui a rendu son Estime; & vous ne pouvez vous empêcher de lui accorder la vôtre.

AH! cruel, s'écria Emilie, pourquoi m'apprenez-vous ce funeste Secret? Pourquoi m'avez-vous ôté la seule chose qui me donnoit un Prétexre pour me plaindre du Marquis? N'étoit-il pas assez rédoutable, sans lui donner de nouvelles Armes? J'aimois mieux rester dans l'Erreur dont vous me desabusez. Il étoit plus heureux pour ma Tranquilité, que je le crusse coupable qu'innocent: car, enfin, à quoi cela peut-il aboutir? Nous sommes séparés pour toujours. Ma Gloire, ma Vertu, mon Devoir, tout veut que je l'oublie. Qu'il mérite ses Malheurs, ou qu'il soit digne d'un meilleur Sort, je ne puis rien faire

M^r. DE MIROL, II Part. 147
faire pour lui; &, plus je le
trouverai digne de mon estime,
plus je m'efforcerais de l'oublier.

LE Baron ne jugea pas à
propos d'apprendre à Emilie les
Sentimens de Parado. Il jugea
aisément à ses Discours, qu'elle
ne consentiroit jamais volontaire-
ment à le voir. Il vit, qu'il de-
voit faire réussir par Ruse ce qui
ne pouvoit pas s'exécuter autre-
ment, & fit avertir le Marquis
de se rendre dans un Bois peu
éloigné du Chateau où il alloit
promener ordinairement avec E-
milie. Cet Expédient réussit
heureusement. Le Baron propo-
sa à sa Sœur d'aller respirer l'Air
de la Campagne. A peine Emi-
lie fut-elle dans le Bois, que le
Marquis, sortant d'un Endroit
où il s'étoit caché, se jetta aux
Piés de sa belle Maîtresse. Dans
la première Surprise, elle per-
dit l'Usage de la Voix. Souf-
rez,

frez, belle Emilie, lui dit le Marquis, que je me justifie d'un Crime dont je ne fus jamais coupable. Je sens que vous m'écoutez à regret. Votre austere Vertu m'envie de vous montrer les Sentimens les plus épurez. Hélas! vous ne m'écoutez pas: vous détournez les Yeux. Ne plaindrez-vous point des Maux que vous seule avez causez? Levez-vous, Marquis, dit Emilie en retrouvant l'Usage de la Voix. Parado aiant obéi, elle regarda où étoit son Frere; &, voiant qu'il s'étoit éloigné. Je vois, continua-t-elle en s'adressant au Marquis, que mon Frere est le Complice & l'Auteur de la Trahison qu'on me fait. Mais, enfin, à quoi peut aboutir la Justification que vous me demandez? Pourquoi, au lieu de renouveler nos Blessures, ne cherchons-nous pas plutôt à les guérir? Un rigou-
reux

ceux Devoir m'impose une Contrainte, dont rien ne doit me délivrer. Esclave de mon Devoir, n'attendez pas que je flatte une Passion que je dois étouffer, pour votre Bonheur, & pour le mien. Tachez de suivre mon Exemple. Faisons-nous tous deux un généreux Effort, & cherchons dans nos Cœurs, pour nous guérir des Sentimens que nous pourrions avoir, tout ce que nous pourrions inventer dans un autre Etat pour les favoriser. Oublions-nous, s'il est possible. Hé! le puis-je? s'écria le Marquis. Puis-je vous bannir de mon Cœur, quand vous y réglez en Souveraine? Tout vous rappelle à mon Esprit: votre Idée me suit partout. La Solitude vous rappelle à ma Mémoire. Au milieu des Embarras du Monde, je ne vois, je n'écoute, que vous: & comment donc vous oublier? Ha!

qu'il est facile, quand on est aussi indifférente que vous l'êtes, de donner un Conseil dont mon Cœur est révolté. Ecoutez, Marquis, pour la dernière fois que je vous parle peut-être, je veux vous faire connoître mes Sentimens, & vous montrer mon Cœur à découvert. Vous m'aimez, & votre Constance méritoit un Sort heureux. Le Destin n'a pas voulu nous unir d'un Lien qui eut fait le Bonheur de notre Vie. Vous avez souffert, & vous souffrez encore; mais, j'ose vous jurer, que vos Tourmens n'ont point égalé les miens. En vous voiant privé de l'Objet de vos Vœux, vous n'avez point été forcé de passer sous les Loix d'une Personne qui avoit causé vos Malheurs. Vous n'avez point été obligé de chérir la Main qui vous déchiroit le Cœur. Hélas! j'ai senti tous ces Maux, & je n'a
pas

M^E. DE MIR^OL, II Part. 151
pas eu la douce Consolation de
m'en plaindre. Ma Vertu, &
mon Devoir, me forçoient d'é-
touffer mes Soupirs. Sans cesse
votre Image revient me tour-
menter; &, jusques dans les Bras
de mon Epoux, votre Souvenir
me suit malgré moi. Même en
ce moment, où je devrois vous
avoir déjà fai, je me sens arrêter
par une Force supérieure, à la-
quelle je ne puis résister. Trop
foible pour vous bannir, je cher-
che à prolonger le Plaisir que j'ai
à vous voir. Il faut pourtant
nous faire tous les deux une Vio-
lence nécessaire. Gemissez en se-
cret de votre Infortune; & si
c'est pour vous un Bonheur de
n'être pas seul misérable, pensez
que je partage tous vos Maux.
Mon Frere m'a assuré, que vous
parties avec lui pour un Voiage
éloigné. Adieu, Marquis: puis-
se le Ciel nous rendre notre

Tranquilité. Parado voulut répondre à Emilie; mais, elle le quitta brusquement.

Ce fut en vain que son Frere, qui la réjoignit, voulut l'arrêter: elle retourna au Chateau, où il fut obligé de la reconduire; & le Marquis se retira dans sa Re traite, où son Ami, après avoir pris congé de sa Sœur, fut le joindre le lendemain, pour commencer le Voiage qu'ils avoient résolu.

Fin de la seconde Partie.



MEMOIRES

DE LA

COMTESSE

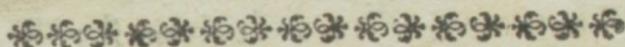
DE

M I R O L,

OU

LES FUNESTES EFFETS
DE L'AMOUR ET DE
LA JALOUSIE,

HISTOIRE PIÉMONTOISE.



TROISIÈME PARTIE.

LE Marquis Parado &
son Ami partirent en
Poste de Suze, pour
se rendre à Venise, où,
après avoir resté quelque tems,
ils s'embarquèrent pour Can-
die. Il visitèrent dans cette Ile
les Restes du fameux Labirinte,

G 5

&

& du Temple de Minos; &, de-là, il firent voile pour Millo, qu'on prétend être l'ancienne Ile de Calipso. Ils parcoururent ensuite Naxe, Chio, Lesbos, Metelin, & firent quelque Séjour à Smirne. Ce qui les frapa le plus, dans cette Ville, fut les Richesses des Habitans. On y voit des Restes d'Antiquité si mal-traités par les Tems, & par la Barbarie des Turcs, qu'on a peine à distinguer ce à quoi ils servoient autrefois.

LORSQU'ILS étoient sur le point de partir pour Constanti-nople, aiant arrêté la Chambre du Bâtiment qui devoit les transporter, on vint leur dire, qu'un Turc demandoit s'ils voudroient avoir la Complaisance de lui donner une Place parmi eux? Ils lui firent répondre, qu'il étoit le Maître d'y venir: & peu de tems après, le Turc arriva dans le Bâ-timent

M^{re}. DE MIROL, III Part. 155
timent. C'étoit un Renegat
Provençal, qui, depuis plus de
quinze Ans, avoit abjuré le Chris-
tianisme. Il avoit passé dans le
Levant, aiant fait Banqueroute
à Marseille : &, après avoir été
deux Ans à Smirne, pour tâcher
de racommoder ses Affaires,
n'aiant pu en venir à bout, il
avoit pris le Turban, & gagné
en peu de tems des Sommes con-
sidérables. Il s'appelloit Amurat :
les deux Amis l'entendant parler
François, firent bientôt connoi-
sance avec lui. Ils trouvèrent,
qu'il avoit beaucoup de Politesse
& de Douceur; &, au Change-
ment de la Religion près, il fu-
rent charmez de son Caractere.
Il paroissoit mélancolique, &
l'on voïoit qu'il avoit l'Esprit
frappé de quelque chose qui lui
faisoit de la Peine. La Familia-
rité, que donnent les Voiages,
occasionna la Liberté, que prit

156 MÉMOIRES DE
le Marquis de lui demander ce
qui pouvoit causer sa Tristesse?
Mes Maux, dit Amurat, sont
de ceux qui ne peuvent recevoir
aucun Soulagement. Depuis trois
Mois, j'ai vû, & j'ai occasionné
innocemment, la plus triste des
Catastrophes.

HISTOIRE
DE GRE'GORIO
ET
DE NAPIOLINA.

IL y a, continua Amurat,
environ deux Ans, qu'allant me
promener au Basar où l'on vend
les Esclaves, j'aperçus un jeune
Homme de dix-huit Ans, dont la
Phisionomie me plût beaucoup.
Je fus tenté de l'acheter, & je
m'a-

m'adressai à son Patron, pour savoir combien il en vouloit. Je te vendrai, dit-il, le Frere & la Sœur pour trois mille Piaftres : achete-les tous les deux. Il me montra alors une Fille de seize Ans, que je n'avois point aperçue, & de qui je fus aussi charmé que je l'avois été du jeune Homme. Je ne balançai pas à donner au Marchand ce qu'il me demandoit; & je fis conduire chez moi les deux Esclaves. Je destinai le Garçon, qui s'appelloit Grégorio à cultiver mon Jardin; & je plaçai sa Sœur, nommée Napiolina, auprès d'une Fille unique que j'avois eu de la seule Femme que j'ai épousée, & qui mourut un An après mon Mariage. Je fus sensible à sa Perte; &, quoiqu'il y eut alors près de quinze Ans qu'elle eut fini sa Vie, malgré la Liberté qu'ont les Musulmans d'avoir au-

tant de Femmes qu'ils en veulent; je n'avois dans mon Harem que deux Vieilles Armeniennes chargées de l'Education de ma Fille. Elle fut charmée du Présent que je lui fis de Napiolina. Elles étoient toutes les deux de même Age; & bientôt l'Amitié, qui les unit ensemble, ne laissa plus distinguer laquelle étoit l'Esclave ou la Maîtresse.

JE vois avec plaisir cette Union, & je regardois moi-même mes deux jeunes Esclaves comme mes Enfans. Grégorio étoit attentif à tout ce qui pouvoit me plaire. Mon Jardin, mes Fieurs, étoient cultivées & soignées au-delà de ce que je pouvois souhaiter. Napiolina rendoit aussi ses Services tous les jours plus agréables à ma Fille: & je me félicitois de l'Acquisition que j'avois faite, lorsque l'Amour, le barbare Amour, voulut

voulut troubler ma Liberté. Je sentis peu-à-peu, en voiant Napiolina, des Sentimens qui m'étonnoient. Je croïois que la Tendresse étoit pour jamais bannie de mon Cœur; &, cependant, je m'appercevois, qu'il n'étoit pas dans une Situation tranquille. En vain voulois-je me fortifier dans le Dessein de bannir l'Idée de Napiolina: elle me la présentoit fans cesse à mon Esprit. J'entrois vingt fois par jour dans l'Appartement de ma Fille, pour y voir ce que je voulois fuir. Enfin, las de me combattre moi-même, je résolus de céder à une Passion qui m'entraînoit malgré moi. Hélas! Pourquoi ce Jour ne fut-il pas le dernier de ma Vie: & pourquoi ne cherchois-je pas dans la Fuite un Secours que l'Absence auroit pu me procurer?

J'APPREIS à Napiolina l'Amour

mour qu'elle m'avoit inspiré. Sa Qualité d'Esclave l'empêcha de me montrer combien ma Passion lui étoit odieuse: mais, elle ne put assez se contraindre, pour déguiser entièrement ses Sentimens; & j'entrevis dès lors cette Foule de Maux dont j'ai été accablé. Seigneur, me dit Napiolina, vous êtes mon Patron, & je suis votre Esclave. Je sçai que les Loix vous rendent le Maître absolu de mon Sort. Mais, la Nature, en me réduisant dans l'Infortune, m'a laissé un Cœur libre. J'ose vous attester, que si vous usez du Pouvoir que vous avez, je préviendrai par ma Mort ma Honte & mon Infamie.

CALMEZ-VOUS, lui dis-je, Napiolina, je ne veux être redevable de votre Cœur, qu'à vous même. Mes Sentimens sont trop délicats, pour vouloir rien devoir à la Violence. C'est par
la

la Douceur, par mes bonnes Manieres, que je veux obtenir votre Tendresse. C'est n'est point le Maître, que je veux que vous aimés: c'est l'Amant. J'espere que le Tems parlera pour moi; &, dès le moment que je serai fû d'être aimé, je rendrai la Liberté à votre Frere.

LE Prix, que je promettois à Napiolina, étoit celui qu'elle vouloit le moins: elle le regardoit comme le Comble des Maux. Ce Frere même, que je voulois affranchir, n'eut point voulu accepter sa Liberté; & j'avois dans lui mon plus cruel Ennemi. Plusieurs Mois s'écoulèrent, sans que je fisse aucun Progrès sur le Cœur de Napiolina. Au contraire, plus mes Feux devenoient violens, & plus je m'apercevois que sa Froideur augmentoit. Je crus que l'Ambition feroit sur son Cœur ce que l'Amour n'avoit pû

pû y faire. Je lui proposai de l'épouser, & de l'affranchir. Je crus, qu'elle accepteroit cette Offre avec Joie. Ses Yeux, au contraire, se remplirent de Pleurs à ce Discours. Seigneur, me dit-elle en se jettant à mes Pieds, ne me forcés point à manquer aux Obligations que j'ai à vôtre Fille. Elle m'a comblé de Bienfaits : &, pour Prix de ses Bontez, voulez-vous que je lui enleve votre Héritage ; & que je lui donne des Freres & des Sœurs, qui partageront vos Biens avec elle? Votre Esclave est indigne de l'Honneur où vous voulez l'élever. Laissez vivre dans l'Obscurité une Malheureuse, contente de l'Etat dans lequel le Ciel la placée. Par quel Sort, m'écriai-je, Napiolina, ai-je mérite votre Haine? Quoi! vous regardez le Don de ma Main comme un Suplice pour vous?

Je

Je vois dans vos Pleurs, & dans votre Crainte, une Aversion que je n'ai pas méritée. Mais, enfin, quelle que soit votre Indifférence, ma Constance la surmontera. Je ne veux rien exiger de vous en Maître. Cessez d'employer les Larmes, pour obtenir ce que vous voulez ordonner de mon Sort. Mon Cœur blessé de vos Rigueurs en gémitra lui seul: &, quelque malheureux que soit mon Amour, il est trop tendre, pour vouloir rien devoir à la Violence, & à la Force.

MES Promesses arrêterent les Pleurs de Napiolina. Elle sembla se rassûrer; &, quoique depuis qu'elle avoit appris ma Passion, elle fût toujours mélancolique, elle l'étoit moins qu'avant les Assûrances réitérées que je lui avois faites de ne penser jamais à rien exiger d'elle,
que

164 MÉMOIRES DE
que par mes Soins & mes Em-
pressemens.

MA Passion devenoit tous les
jours plus violente. Je languis-
sois, dans la Crainte de ne pou-
voir fléchir la Rigueur de Na-
piolina. Je voulus faire agir son
Frere en ma faveur: je promis la
Liberté à Grégorio, s'il pou-
voit obtenir de sa Sœur qu'elle
consentît à me donner la Main.

IL se chargea d'emploier ses
Soins pour favoriser mes Des-
seins. Lorsque je lui demandois
le Résultat des Conversations
qu'il avoit avec sa Sœur, il me
faisoit toujours espérer que le
Tems la détermineroit en ma
Faveur: mais, qu'il falloit ne
point la violenter. Un jour,
que Napiolina étoit avec son
Frere dans un Cabinet de Ver-
dure au bout de mon Jardin,
je fus curieux d'entendre leurs
Discours. Ils m'avoient toujours
fait

un Mistere de leur Naissance ;
& , lorsque je leur avois deman-
dé comment ils étoient tombez
dans l'Esclavage , ils m'avoient
répondu simplement , que , se pro-
menant sur les Bords de l'Ile de Ce-
rigo , qui appartient aux Véné-
tiens , ils avoient été enlevez par un
Pirate Algérien , qui les avoit
vendus à Constantinople au Pa-
tron dont je les avois achetez.
Je crus , que je pourrois appren-
dre quelque-chose de plus pré-
cis de leurs Aventures ; & la
Curiosité , ou plutôt mon Des-
tin cruel , me fit aprocher du
Cabinet , sans qu'ils s'en apper-
çussent. Je me plaçai dans un
Endroit où je pouvois commo-
dement écouter leur Conversa-
tion. Hélas ! Dans quel Eton-
nement tombai-je , en découvrant
que le Frere supposé de Napio-
lina étoit son Amant. Non ,
lui disoit Grégorio , ne nous
flat-

flattions pas d'une vaine Espérance: nous sommes à la Veille d'être séparés pour toujours. Tous nos Stratagemes ne feront que reculer notre Malheur. Vous allez devenir la Proie d'un Barbare, & vous voulez que je vive! Je vais vous voir passer dans les Bras d'un autre, & vous blamez mon Desespoir! Attendez, répondit Napiolina, que nos Malheurs soient irréparables: vous ferez à tems de tenter pour lors les Remedes les plus violens. Mais, cruel, dans le moment où vous avez plus lieu d'espérer que jamais, vous voulez-vous ôter la Vie. Ces Jours, dont sans moi vous finissiez le Cours, ne m'en avez-vous pas rendu la Maîtresse? Les miens n'y sont-ils pas attachés, ingrat? Dans quel Etat serois-je, si je n'eusse pénétré votre Dessein? Jurez-moi, qu'il ne vous reste rien de ce que mon
Amour

Amour vient de vous enlever,
 & que je n'aurai point à crain-
 dre vos Transports. Je vivrai, ré-
 pondit Grégorio, puisque vous le
 voulez. Mais, songez, que si vous
 m'avez ôté les Secours que j'a-
 vois préparez pour ne point vous
 voir à d'autres, je saurai trou-
 ver mille Moïens pour mourir,
 si notre cruel Patron veut me
 rendre le Témoin de son Bon-
 heur. Va, va, reprit Napiolina,
 laisse-moi le Soïn de calmer ta
 Jalousie, & de rassurer ton A-
 mour. Je crains aussi peu le
 Trépas que toi, & tu n'auras ja-
 mais la Douleur de me voir in-
 fidelle.

LES Discours que j'entendois
 m'avoient causé une Surprise si
 grande, que j'étois resté dans un
 État, où j'avois peine à faire
 usage de mes Sens. Malgré la
 Colere où j'étois, la même fa-
 tale Curiosité, qui m'avoit con-
 duit

duit au Cabinet de Verdure, avoit suspendu mon Ressentiment. Lorsque je fus instruit de mon Malheur, j'entrai dans le Cabinet de Verdure; &, tirant mon Sabre, Tu mourras, dis-je à Grégorio, & je vais te punir de ta Perfidie. Je volus le fraper. Mais, Napiolina, se jettant à mon Bras, & me saisissant la Main, donna le Tems à son Amant de se sauver. La Crainte, que j'avois de la blesser, m'empêcha de pouvoir me débarasser d'elle. J'appellai deux Mores, qui arrêterent Grégorio; & j'ordonnai, qu'on l'enfermât, & qu'on le liât étroitement. Sa Mort, dis-je à Napiolina, n'est différée que de quelques momens: elle n'en fera que plus cruelle. Plonge-moi donc, s'écria-t-elle, ton Sabre dans le Sein; & je te demande la Mort par Pitié. Seigneur, continua-t-elle en se jet-

jettant à genoux, je ne veux point que vous me pardonniés l'Offense que vous croiez que je vous ai faite Je ne veux point éxiger, que vous adouciffiés votre Rigueur: la Mort est le seul Bien que j'espere de vous, puis que mon Malheureux Frere a pu vous déplaire. Laissez, lui dis-je, laissez ce Nom, dont je connois l'Imposture, ingrate. Je vois à présent la Cause de vos Mépris: &, lorsque vous m'en accabliés, cet Amant, pour qui vous tremblez, attiroit tous vos Vœux.

HE' bien, me répondit Napiolina, puisque vous savez ce Secret infortuné, apprenez le Reste de notre Sort. Dès la tendre Enfance, nous avons été unis. Nos Peres, en naissant, formérent le Lien qui devoit nous joindre pour toujours. Hélas! Nous touchions à ce fortuné

H

Mo-

Moment, lorsqu'un jour, étant allé sur le Bord de la Mer, nous fûmes enlevés, ainsi que je vous l'ai souvent dit, par un Pirate. Pour n'être point séparés, l'Amour nous inspira l'Artifice de dire que nous étions Frere & Sœur. Il nous avoit réüissi jusques à ce jour; & quelques Infortunes que nous eussions, le Bonheur de nous voir nous les rendoit supportables. Seigneur, s'il vous reste quelque Tendresse pour moi; si, de tant d'Amour, que vous m'avez juré, le Souvenir peut encore vous toucher; ôtez-moi la Vie, si vous faites périr Grégorio.

LES Pleurs de Napiolina déchiroient mon Cœur. Vainement voulus-je m'armer de Rigueur; je sentoís que ses Larmes faisoient évanoüir ma Fierté. Rentrez, lui dis-je, dans votre Appartement. Vous y apprendrez-

-OM

H

drez-

M^r. DE MIROL, III Part. 171
drez mes Ordres. C'est vous, qui
déciderez de la Vie de Grégorio.
Votre Rigueur est l'Arrêt de sa
Mort, & le Don de votre Main
assûre sa Liberté & sa Vie. J'i-
rai dans peu moi-même savoir
votre Résolution.

JE quittai à ces Mots Napio-
lina, & me retirai seul dans ce
même Cabinet de Verdure où
j'avois entendu un instant aupa-
ravant cette funeste Conversa-
tion.

QUELLE est, disois-je, l'E-
tat où le Sort me réduit? J'ai
jouï quinze Ans d'une Tranqui-
lité parfaite. L'Age & la Raison
sembloient avoir mis pour tou-
jours mon Cœur à l'Abri des
Troubles & des Inquiétudes. Je
perds dans un instant cette Li-
berté si chérie. Je deviens l'Es-
clave de mon Eiclave: &, de-
puis six Mois, en butte à ses Ri-
guez, je suis, sans le savoir,

le Jouët de deux jeunes Personnes, qui me trompoient, & se mocquoient de ma Crédulité. Hélas! Je me plains d'eux: & c'est moi qui cause leurs Infortunes. Avant que mon Amour vint troubler leur Repos, ils s'aimoient d'une égale Tendresse. Quels Droits, que ceux de la Violence, ai-je sur leurs Cœurs? Devoient-ils plutôt que moi être Maîtres de leurs Sentimens? L'Expérience, & l'Age, ne devoient-ils pas me guérir d'une Passion inutile?

JE me disois à moi-même, continua Amurat, tout ce qui pouvoit rendre la Calme à mon Esprit. Je voulois faire un Effort sur moi-même, & oublier Napiolina. Mais, il me fut impossible de pouvoir forcer mon Cœur à ce Sacrifice. Je résolus de donner la Liberté à Grégorio, & d'éloigner de moi un Ob-
jet

M^e. DE MIROL, III Part. 173
jet qui m'étoit auffi fatal. J'es-
pérai que Napiolina oublieroit un
Amant qu'elle ne reverroit ja-
mais. Je passai dans sa Chambre,
où je la trouvai noyée dans ses
Pleurs. Consolerez-vous, lui dis-
je. Je vous accorde la Vie de
Grégorio: je fais plus, je vais
lui donner la Liberté, & bannir
pour toujours un Objet dont la
Vûe pourroit me porter à des
Fureurs dont mon Cœur ne se
repentiroit peut-être qu'après
s'être vangé. Quoi! s'écria Na-
piolina, je ne le verrai donc plus?
Seigneur, me dit-elle, achevez
de montrer votre Bonté. Souf-
frez du moins que je lui parle
encore une fois, & que je puisse
lui dire un éternel Adieu. Je
vous jure, que vous obtiendrez
de moi tout ce que votre Ten-
dresse peut souhaiter. Si ma
Main vous est encore chere, je
ne refuse point de vous la don-

H 3 ner;

174 MÉMOIRES DE
ner: mais, du moins, accordez-
moi cette dernière Grace. Que
craignez-vous d'une Conversa-
tion, dont vous le Témoin? Na-
piolina se jetta alors à mes Pieds;
&, m'embrassant les Genoux
étroitement, Au Nom de tout
ce qui vous est cher, me dit-
elle, ne me refusez pas la Grace
que je vous demande. Non, Sei-
gneur, je ne m'ôterai point de
vos Pieds, que vous n'aïés con-
senti à ce que je souhaite. Hé
bien, lui répondis-je, je veux bien
encore faire cet Effort sur mon
Cœur. De quelques rudes Traits
que la Conversation, dont je vais
être le Témoin, puisse le blesser,
je consens, que vous voïés en-
core une fois ce Rival trop heu-
reux. J'ordonnai en même tems,
qu'on amenât Grégorio. Je te
donne, lui dis-je, la Vie & la
Liberté. Va, fuis de ces Lieux;
évite mon Couroux. Si tu aimes
Na-

Napiolina, je serai assez vangé par la Douleur que tu ressentiras de la savoir dans mes Bras. Le Don de sa Main est le Prix de ta Vie. Elle me la promise Elle te la promise! s'écria Grégorio. Ah! Dieu cruel! me réserviez-vous ce Trait fatal? Ingrate! Etoit-ce pour me rendre Témoin de ton Infidélité, que tu m'avois ôté le Poison que j'avois préparé? Calme-toi, lui dit Napiolina, & connois mon Cœur. J'ai vû que le Moment étoit venu où nous devions être séparés pour toujours. Quoique je fusse qu'Amurat étoit trop généreux pour t'ôter la Vie, j'étois convaincue, qu'il aimoit trop violemment pour renoncer à mon Cœur. Je t'avois promis, que je ne serois qu'à toi, & j'ai pris le Poison dont tu voulois te servir. Ah! Dieu! m'écriai-je, qu'avez-vous fait, Barbare? J'ai

176 MEMOIRES DE M
mis, poursuivit Napiolina, ma
Gloire & mon Amour en sûre-
té; & j'ai voulu épargner à mon
Amant la Douleur de me croire
infidelle. C'est pour cela, que
je t'ai demandé ce Moment de
Conversation avec tant d'instan-
ce.

J'APPELLAI mes autres Es-
claves, pour venir la secourir.
En vain voulut-on apporter du
Remede: le Poison fit son Effet
presque dans ce même moment.
Tandis que j'étois occupé à la
secourir, & qu'elle avoit encore
un reste de Vie, quoiqu'elle eut
perdu l'Usage de la Parole, son
Amant s'approcha d'elle; &, se
baissant sur son Corps, se plon-
gea son Ganjard dans le Cœur,
sans qu'on peut prévoir ni pré-
venir son Dessen. Napiolina
parut sensible à la Tendresse de
Grégorio: elle fit un Effort
pour porter sa Main mourante
dans

M^e. DE MIROL, III Part. 177
dans la fienne, & expira un moment après lui.

FRAPPE' de tant d'Horreurs, je voulois suivre ces Malheureuses Victimes. Bourreau, m'écriai-je, de la belle Napiolina, Affassin de Grégorio, je vais punir mes Crimes. Un Esclave More me sauva de ma Fureur: il m'arracha mon Sabre; & l'on m'enleva de ces funestes Lieux. Je fus long-tems sans me reconnoître. L'Esprit toujours troublé des Horreurs qu'avoit causées ma funeste Passion, je tombai souvent dans des Convulsions, qui faisoient craindre pour ma Vie. Enfin, après trois Mois, un espèce de Calme a succédé à mes Transports. Je vais à Constantinople, dans le Dessen de bannir ce Souvenir de tant d'Horreurs, & d'éviter des Lieux où tout me les rappelle.

LES deux Amis furent vive-

H 5

ment

ment touchés de l'Histoire d'Amurat: ils tâchèrent de le consoler par le Récit qu'ils lui firent d'une Partie de leurs Infortunes. Vous voïez, lui dit le Baron, que vous n'êtes pas le seul Amant malheureux. Vous quittez votre Maison, & nous fuions notre Patrie. Vous avez perdu une Maitresse, des Rigueurs de laquelle vous vous plaigniés; & moi j'ai vû dans mes Bras mon Epouse sanglante & sans Vie, pour avoir poussé sa Tendresse trop loin. Vos Maux, réprit Parado, sont au-dessous des miens. J'aime, je ne suis point haï, & je suis forcé d'éviter & de fuir Emilie.

LE Vent étant très-favorable, les deux Amis arrivèrent à Constantinople: ils visitèrent les Mosquées & les Bâtimens publics de cette Ville Impériale; & y firent un Séjour plus long

long qu'ils n'auroient crû.

PENDANT que le Marquis portoit par-tout le Trait dont il étoit blessé, la belle Emilie n'étoit pas dans un Etat plus tranquille: la Jalousie du Comte de Mirol son Epoux, la tenoit toujours éloignée de Turin. Elle trouvoit des Charmes dans la Solitude où elle étoit confinée: son Cœur, toujours sensible au Souvenir de Parado, ne pouvoit en bannir la flatteuse Idée; & comme son Absence le lui rendoit moins redoutable, elle la souffroit avec moins de Peine.

LE Comte de Mirol, ennuié d'être dans ses Terres, & plus tranquille depuis le Départ de Parado, ramena après deux Ans d'Exil son Epouse à la Cour. Le Comte d'Acculea, depuis la Justification du Marquis, avoit toujours soupçonné que le Comte de Mirol étoit l'Auteur de la

180 MÉMOIRES DE
Lettre supposée. Il étoit d'ail-
leurs picqué contre son Gendre,
des Manieres qu'il avoit pour sa
Fille. Il le reçut très-froide-
ment; & jusqu'à sa Mort, qui
arriva quelques Mois après cette
Entrevüe, il ne lui donna que
des Marques d'un Mécontente-
ment très-grand.

MIROL ne fut guére sensible
à la Perte de l'Amitié, du Com-
te d'Acculea. Toujours dévoré
par sa Jalousie, il se figura, que
la Façon dont il vivoit avec son
Beau-Pere l'obligeroit d'avoir
moins d'égard pour sa Femme.
Ses mauvaises Manieres pour elle
allèrent si loin, que Son Altesse
Roiale, instruite des Maux qu'el-
le souffroit, résolut de l'en déli-
vrer. Et l'attacha auprès de sa
Personne, en la nommant Dame
d'Honneur. Cette Charge ne
plût point au Comte de Mirol:
il fut au Desespoir d'une Digni-
té,

té, qui, en retenant sa Femme à la Cour, lui assûroit la Protection de la Princesse. Il souffroit à regret de ne pouvoir être le Témoin de toutes ses Actions: il maudissoit le Moment où il l'avoit ramenée de la Campagne. Ses Soupçons & ses Craintes redoublèrent jusqu'à l'Excès, par la venue du Marquis Parado, qui suivit le Baron, que la Mort du Comte d'Acculea rappelloit à Turin. Il avoit expiré dans les Bras d'Emilie, à qui la Perte de son Pere avoit renouvelé ses Malheurs. Le Retour de son Amant fut pour elle un Surcroit de Douleur. Dans le Poste où elle étoit, elle ne pouvoit s'empêcher de le voir. Elle prévoioit combien elle auroit à souffrir des Soupçons de son Mari. Elle sentoit déjà quelle Contrainte elle seroit forcée de s'imposer pour éviter de parler au Marquis, & d'écouter ses

Plaintes. Elle résolut, pour éviter ces Embarras, de prier Son Altesse Roiale d'accepter sa Demission.

CETTE Princesse ne voulut point consentir qu'Emilie s'éloignât d'elle: elle avoit promis au Comte d'Acculea son Pere, qu'elle la regarderoit comme sa Fille; &, pénétrant les Raisons qui forçoient Emilie à vouloir quitter la Cour, elle lui refusa sa Demande. Vous n'avez, lui dit cette Princesse, aucune Raison légitime, qui doive vous bannir de Turin. Votre Vertu doit être un sûr Garand de votre Conduite au Comte de Mirol. Je ne souffrirai point, que vous soies plus longtems l'Esclave de la Jalousie. Je connois les Raisons, qui vous portent à vous retirer à la Campagne. J'admire votre Sagesse & votre Prudence, & ce Caractere vertueux vous assure
de

M^r. DE MIROL, III Part. 183
mon éternelle Amitié. Emilie remercia la Princesse des Bontez qu'elle lui témoignoit. Votre Altesse, lui dit-elle, connoit peu jusqu'où vont les Soupçons de mon Epoux. Peut-être la Retenue la plus étroite ne pourra m'en garantir. S'il n'est pas raisonnable, tant-pis pour lui, répondit la Princesse; mais, je ne veux point que vous me quittiez. Au reste, j'ordonnerai au Marquis Parado d'éviter le plus qu'il le pourra les Lieux où vous vous trouverez. Et si, après ces Précautions, le Comte de Mirol persiste dans sa Folie, vous devez peu vous en embarasser.

Le Marquis Parado, en arrivant à Turin, apprit avec une grande Emotion qu'Emilie étoit à la Cour. Il fut sensible au Plaisir qu'il auroit de la voir tous les jours: &, quelque peu d'Espoir qu'il eut, c'étoit un Soulagement

184 MÉMOIRES DE
ment pour se Maux, que de
pouvoir les lui faire connoître.
Cependant, faisant Réflexion,
qu'il s'étoit exilé de sa Patrie
pour étouffer sa Passion; & que le
Voiage, qu'il venoit de faire n'a-
voit été entrepris que pour ban-
nir de son Souvenir cette Emilie
qu'il alloit revoir: il jugea, que
ses Blessures se rouvroient, &
qu'il alloit devenir plus sensible
qu'il ne l'avoit jamais été.

A P R E S avoir passé quelques
jours sans paroître à la Cour, il
fut faire la Révérence à Son Al-
tesse Roïale. Emilie étoit dans
la Chambre de cette Princesse.
Le Respect, que le Marquis de-
voit à sa Souveraine, lui aida à
cacher une partie de son Trou-
ble. Il ne peut s'empêcher, en
parlant à Son Altesse Roïale, de
tourner sans cesse les yeux sur E-
milie. Cette Belle ne put éviter,
que ses Regards ne rencontraient
quel-

M^{re}. DE MIROU, III Part. 185
quelquefois ceux de son Amant :
& , quelque Contrainte qu'elle
se fit , la Princesse voulut finir
une Situation qu'elle sentoit de-
voir lui être à charge. Elle or-
donna au Marquis de la suivre
dans son Cabinet. Je veux , lui
dit elle , que vous m'appreniés
quelques Particularitez de vos
Voïages. Le Marquis , aiant sui-
vi Son Altesse Roïale , dès qu'il
fut seul avec elle , il apprit , par
sa Bouche , l'Ordre cruel d'évi-
ter de se trouver dans les Lieux
où seroit Emilie. Hélas ! Mada-
me , dit le Marquis , j'ai préve-
nu dès long-tems vos Ordres. Je
me suis exilé : j'ai abandonné ma
Patrie ; & , lorsque j'y suis revenu ,
j'ignorois qu'Emilie fût dans vo-
tre Cour. Puisque ma Vûe lui
est si terrible , puisque je suis
pour elle un Objet si affreux ,
sans qu'elle emploïât l'Autorité
de Votre Altesse Roïale , un
Mot

Mot de sa Bouche m'eût exilé de nouveau. Content de la voir jouir des Grandeurs dont elle craint que ma Présence ne force son Mari de la priver, j'aurois vécu avec joie dans la Solitude, pour la laisser paisible à la Cour.

Vous avez Tort, Marquis, répondit la Princesse, & vous connoissez mal le Cœur d'Emilie. Loin de craindre de perdre ces Grandeurs que vous lui reprochez d'aimer, elle a voulu se retirer de ma Cour. C'est moi, qui la force d'y rester: ma seule Volonté l'y retient; & si ses Vœux étoient suivis, elle seroit dans cette Solitude où vous êtes prêt de vous retirer. Il est inutile que vous quittiés Turin. Je n'exige pas que vous soiés banni de ma Cour: c'est un peu d'Attention sur vous-même, pour ménager l'Humeur jalouse de Mirol, que je vous demande.

Fuiez,

Fuiez, autant qu'il vous sera possible, Emilie; &, lorsque vous serez forcé de la voir, songez qu'elle dépend d'un Epoux jaloux, des Soupçons duquel elle a été deux Ans la Victime.

QUELQUE précis que fussent les Ordres de la Princesse, le Marquis résolut, avant de garder la Contrainte qu'on lui imposoit, d'apprendre à Emilie que son Cœur, toujours plus sensible, n'avoit trouvé aucun Soulagement dans l'Absence. Il rendit compte au Baron des Commandemens de la Princesse. Je savois, lui dit son Ami, qu'elle devoit vous en parler: & ma Sœur m'a fait prier de vous tenir les mêmes Discours. Je ne l'ai point vûe depuis notre Retour à Turin, étant brouillé avec le Comte de Mirol depuis la Mort de mon Pere, & les Affaires d'Intérêt s'étant jointes aux Sujets de
Plaintes

Plaintes que j'avois déjà contre lui. En arrivant ici, j'ai appris, qu'il m'avoit intenté deux Procès, & qu'il avoit tenu des Discours insolens sur la Mémoire de mon Pere. Ma Sœur m'a fait dire d'éviter l'Eclat; & j'ai chargé un de nos Parens communs de lui parler de ma Part, avant de pousser les choses à l'Extrémité. Je dois même voir aujourd'hui Emilie en secret, chez Son Altesse Royale, pour que son indigne Mari ne lui fâche pas mauvais gré de m'avoir vû lorsque je suis brouillé avec lui. Assûrez votre Sœur, répondit le Marquis, de ma Retenue. Dites-lui, qu'Esclave de ses Volontez autant qu'elle l'est de son Devoir & de sa Vertu, je fuirai sa Présence, puisqu'elle me l'ordonne; mais, qu'elle me pardonne si le Hazard me favorisant, & trompant mes Précautions, m'accorde un Bonheur

heur dont sa Rigueur me prive.
 Dites-lui bien aussi, que l'Absence
 n'a fait que me donner le loisir de
 réfléchir sur le Bien que j'avois
 perdu, sans en diminuer la
 Douleur.

MALGRE' les Attentions
 d'Emilie, & les Précautions du
 Marquis, la Jalousie & ses Fu-
 reurs du Comte de Mirol furent
 bientôt poussées à l'extrême. Il
 ne quittoit son Epouse, que dans
 les Momens qu'elle étoit obligée
 par les Devoirs de sa Charge d'ê-
 tre auprès de Son Altesse Roïa-
 le : & la Présence même de cette
 Princesse ne pouvoit le rassûrer
 sur la Conduite d'Emilie. Elle
 étoit obligée d'essuier de sa part
 tous les jours de nouveaux Em-
 portemens. Sa Constance & sa
 Fermeté étoient les seules choses
 qu'elle opposât aux mauvaises
 Manieres dont elle étoit acca-
 blée.

ELLE

ELLE avoit gardé le Silence jusques alors; &, quelques Invectives, quelques Injures, que le Comte de Mirol lui eût dites, comme il avoit toujours évité d'expliquer clairement les Soupçons qu'il avoit sur le Marquis, elle croïoit ne devoir pas occasionner la première un Eclaircissement sur ce Sujet. Elle y fut à la fin forcée, par l'Emportement de son indigne Mari. Madame, lui dit-il un jour, je vous ai tû jusqu'à présent, que je n'ai point ignoré votre Commerce criminel avec le Marquis Parado: j'ai voulu vous éviter cette Honte; & j'ai suspendu mon Ressentiment, lorsque j'ai pû dissimuler mon Injure. J'ai cru, que l'Asile, où je vous avois conduite, me seroit le Garant de votre Fidélité; mais, depuis que je vous ai ramenée à la Cour, les Assiduïtez du Marquis Parado m'ont

m'ont trop appris les Outrages que mon Honneur recevoit tous les jours.

QUELQUE Douceur qu'eut Emilie, & avec quelque Patience qu'elle eût jusqu'alors écouté les Discours injurieux de son Epoux, elle ne put souffrir qu'il lui reprochât les Affiduitez du Marquis. La Violence qu'elle s'étoit faite, pour éviter d'occasionner les Soupçons de Mirol, sa Conduité conformé aux Regles de la plus austere Vertu, lui inspirèrent un Mouvement de Courroux dont elle ne fut pas la Maitresse. Quelles sont, dit-elle à son jaloux Epoux, ces Affiduitez que vous me reprochez? Où sont les Preuves, les Indices, les Apparences même, du Crime dont vous me soupçonnez? Depuis que le Marquis est à la Cour, je ne l'ai vû qu'une seule fois chez Son Altesse Roïale: il
ne

ne m'a point parlé; &, quand il l'eut voulu, l'Attention que j'ai toujours eu pour vous, & que vous méritez si peu, m'auroit empêchée de l'écouter. D'ailleurs, qui vous a dit, que j'avois du Gout pour le Marquis? Mes Empressements à quitter la Solitude, mes Mépris pour vous, vous l'ont-ils appris, ingrat? Jusqu'où n'ai-je pas poussé ma Complaisance? Malgré vos indignes Manieres, j'ai cherché à vous plaire par tous les Moïens. J'ai supporté patiemment votre bizarre Humeur. J'ai paru contente de l'Esclavage où vous me reteniez. Je faisois tout mon Bonheur de chérir la Main, qui me perçoit le Cœur. Soumise à mon Devoir, je craignois sans cesse de vous manquer; & je cherchois d'excuser les Maux que vous me faisiés souffrir. Vous voiez à regret, que je reste à la Cour. J'ai demandé

M^E. DE MIROL, III Part. 193
demandé avec instance à Son Al-
tesse Roïale de souffrir que je re-
tournasse dans mon Exil: elle
m'a refusé cette Grace. Prenez-
vous en à elle, & respectez ma
Vertu. Elle n'a que trop souffert
de vos Indignitez: & je sens, que
quelque Empire que mon De-
voir ait sur mon Cœur, il a de
la peine à en fermer l'Entrée à
la Haine & à l'Horreur, que vos
Outrages m'inspirent pour un
indigne Epoux.

LE Comte de Mirol avoit été
surpris du Courroux d'Emilie. Il
étoit accoutumé à la voir païer
ses Rigueurs par ses Caresses. Sa Ja-
lousie se redoubla, par la Crain-
te qu'il eut qu'Emilie ne voulût
se venger de ses Emportemens.
Madame, lui dit-il, à quoi sert
que vous déguisiés que le Mar-
quis a sçu vous plaire? Votre
Mélancolie, vos Caresses forcées,
tout m'en instruit sans cesse. Du
I moins,

moins, vous ne pourrez me nier, que vous ne l'aies aimé avant notre Mariage. La Cour & la Ville ont été les Temoins de son Empressement; & j'achetai le Don de votre Main par deux Blessures dangereuses que je reçus de la sienne. Hé quel mal, repliqua Emilie, y auroit-il, quand j'aurois aimé le Marquis? Etant Fille, mon Pere me destinoit à lui, avant que je vous connusse. Je suivois mon Devoir, en favorisant ses Vœux: mais, depuis le moment où je vous fus liée, ne l'ai-je pas banni pour toujours de mes Yeux, ne lui ai-je pas fait défendre de se trouver aux Endroits où j'allois? Que pouvois-je faire de plus? Votre indigne Jalousie ne méritoit pas l'Effort que je faisois sur mon Cœur. Car enfin, continua Emilie, il est tems de me faire connoître: & en vous découvrant le Fond de
mon

M^E. DE MIROL, III Part. 195
mon Ame, vous montrer ma
Candeur & ma Sincérité. Le
Marquis me fut cher: je ne le
nie pas. Si mon Pere eut voulu,
mon Bonheur consistoit d'être
unie avec lui. Je perdis à regret
un Cœur, dont la Conquête m'é-
toit chere. Mais, dès le moment
que je vous fus destinée, je m'ef-
forçai à chasser votre Rival de
mon Souvenir. J'affectai pour
lui des Rigueurs que mon Cœur
desavouoit. Esclave de mon De-
voir, je cherchai dans vos bruta-
les Jalousies, & dans vos Capri-
ces, dequoi balancer la Perte
d'un Amant tendre & délicat. Je
tâchois à me tromper moi-mê-
me: &, lorsque vous m'accab-
liés de Rigueur, ma Vertu
cherchoit à vous excuser, & à
rendre le Marquis criminel. Voi-
là la Situation où j'ai vécu jus-
qu'à ce jour. C'est à vous à ju-
ger, si vous avez mérité une

Conduite si réguliere, & si vous étiez digne du Sacrifice que je vous faisois.

LOIN que le Comte de Mirrol revint de ses Soupçons, l'Aveu qu'Emilie venoit de lui faire les poussa à l'extrême : son Cœur, rempli de Crime, pensoit qu'il n'en fût aucun vertueux. La Sageffe de son Epouse lui paroissoit une Dissimulation. Il résolut de feindre, & de s'éclaircir par lui-même de quelle maniere Emilie étoit avec le Marquis. Il affecta, pendant plusieurs jours, un Air de Tranquilité, qui lui étoit peu ordinaire. Quand il crut que son Epouse pouvoit avoir dissipé la Crainte dans laquelle ses Soupçons la retenoit, il se déguisa de plusieurs Façons différentes, & fut tantôt en Laquais, tantôt en Cocher, se placer à la Porte des Maisons où Emilie alloit, pour voir s'il n'ap-

M^r. DE MIROL, III Part. 197
n'appercevroit point le Marquis
sortir du même Endroit que son
Epouse. Il continua sa Recher-
che plusieurs jours, sans qu'il
découvrit ce qu'il soupçonnoit.

PENDANT qu'il étoit occu-
pé à observer Emilie, elle son-
geoit de son côté à éviter le
Marquis. Elle avoit pris de si
justes Précautions, qu'elle ne l'a-
voit point revu, depuis le jour
où il l'avoit trouvée chez Son
Altesse Roïale. Quelque chose
que Parado eut promis à cette
Princesse; il auroit été charmé
de pouvoir parler à Emilie: il lui
sembloit que ses Maux seroient
diminuez, s'il les lui aprenoit. Il
faut, disoit-il, que je la revoie en-
cor une fois. Je ne veux plus que
lui avouër, qu'après avoir vaine-
ment combattu, je sens qu'il
m'est impossible de pouvoir l'ou-
blier. Hé quoi! pourra-t-elle
s'offenser d'un Aveu, qui ne

198 MÉMOIRES DE
l'engage à rien? Je ne lui deman-
de point, qu'elle m'aime, qu'elle
forte des Bornes de son De-
voir. Je ne prétens que lui dire,
qu'après quatre Ans d'un Amour
le plus tendre & le plus malheu-
reux, sans Espoir de voir jamais
changer mon Sort, je vais cher-
cher dans une affreuse Solitude
un Repos que je n'ai pû trouver
dans les Voiages les plus éloi-
gnés, & l'Absence la plus conti-
nuelle. Prêt à quitter Emilie
pour toujours, m'envirera-t-elle
le Bonheur de la voir pour la
derniere fois de ma Vie? Quel-
le que soit sa Rigidité, elle sera
sensible à mon Infortune.

LE Marquis, aiant formé la
Résolution de quitter le Monde,
& de se retirer pour toujours dans
une Maison de Campagne, exa-
mina quel Lieu seroit propre
à favoriser le Dessen qu'il avoit
de parler à Emilie. Il n'ôsoit
la

la voir chez Son Altesse Roïale. Après avoir vainement cherché plusieurs jours, le Sort lui fournit l'Occasion qu'il avoit si fort desirée.

LA Baronne de Santa-Fede, qui occupoit auprès de Son Altesse Roïale le même Poste qu'Emilie, lui proposa, au sortir de chez la Princesse, de venir souper chez elle. Emilie y consentit. Elle renvoïa, en sortant du Palais, son Equipage, & se servit de celui de la Baronne de Santa-Fede. Le Baron, qui ignoroit que son Epouse eut amené Emilie, & qui d'ailleurs ne connoissoit pas la Jalousie du Comte de Mirol, avoit pressé le Marquis Parado de venir souper chez lui. En y arrivant, il fut charmé que sa Femme eut amené Emilie. Nous ferons, dit-il, meilleure Compagnie que je ne croïois; & je ne comptois pas

l'Honneur que me fait Madame la Comtesse de Mirol.

PARADO étoit dans un Etonnement infini : Emilie n'étoit pas dans un moindre Embarras. La Chose étoit arrivée de façon, qu'on eut juré qu'elle étoit concertée : & si le Caractere de la Baronne de Santa-Fede n'avoit été un Garand à Emilie, que le Hazard seul produisoit cet Incident, elle eut sorti dans le même moment. Elle se contraignit, pour ne pas faire connoître un Secret qu'elle avoit intérêt de cacher. Parado, charmé d'un Bonheur qu'il recherchoit depuis long-tems, pensa à profiter de l'Occasion. Il ne put jamais trouver le moment de parler en particulier à Emilie. Le Baron, & son Epouse, qui furent toujours présens, le tinrent dans cette dure Contrainte. Il prit le Moment, qu'elle descendoit pour
ren-

rentrer dans son Carosse, & lui offrit le Bras. Je vais partir, lui dit-il, belle Emilie, & je vous vois aujourd'hui pour la dernière fois. J'ai fait ce que j'ai pû pour vous fuir. Mais, un Penchant plus fort que moi m'a ramené à Turin. Mes Maux s'y sont renouvellez : & je vais mourir. Vivez, lui dit Emilie. C'est moi qui vous l'ordonne. Je n'ose vous parler plus long-tems; & l'Endroit où je suis m'oblige à finir une Conversation, que j'aurois voulu éviter, & que je voudrois prolonger. Vivez, évitez-moi, & songez que votre Cœur n'est pas le seul qui soit déchiré par son Devoir, & par l'Absence.

EMILIE, se trouvant au Pied du Degré, ne put poursuivre son Discours. En entrant dans son Carosse, elle regarda tristement le Marquis, comme par un Pressentiment de ce qui devoit

lui arriver. Parado ne put s'empêcher de lui baiser la Main, en l'aidant à monter en Carosse. Madame, lui dit-il, pardonnez cette Faveur à un Malheureux qui peut-être ne vous reverra plus de sa Vie.

LE Marquis Parado se retira chez lui, le Cœur pénétré de Douleur, & ordonna à ses Gens de se tenir prêts à partir dans deux jours pour ses Terres. Hélas! il étoit bien éloigné de prévoir les Malheurs dont il alloit être accablé. Le Comte de Mirrol, ne voyant pas revenir son Epouse au Logis, demanda à ses Gens où elle soupoit. Le Cocher lui répondit, que Madame avoit ordonné qu'on allât la chercher à un Heure après Minuit chez la Baronne de Santa-Fede. Le Comte, toujours dévoré par sa Jalousie, voulut savoir par lui-même si le Marquis Parado

M^r. DE MIROL, III^e Part. 203
Parado seroit chez la Baronne.
Il s'étoit déguisé en Domestique,
& placé dans la Cour, où il avoit
aperçu Parado reconduisant Emi-
lie dans son Carosse. Mais, ce
qui lui donnoit une entiere Con-
viction de son Infidélité, il avoit
vû que le Marquis lui avoit
baisé la Main. Dès ce moment,
il conçut le Dessen de se vanger
de l'Injure qu'il se figuroit qu'on
lui avoit faite: &, pour porter
des Coups plus assurez, il diffi-
mula ce qu'il pensoit, & cacha
sa Rage & son Dépit. Il fut
pendant deux Jours à prendre des
Mesures pour faire réussir ses
horribles Dessesins; &, lorsqu'il
eut tout préparé pour la barbare
Exécution qu'il méditoit, il en-
tra dans la Chambre de son
Epouse, un Poignard dans une
Main, & un Verre de Poison dans
l'autre. Perfide, lui dit-il, voici
la Récompense de tes Infidélitez.

Il faut périr; & c'est moi, qui
veux goûter le Plaisir de t'ôter la
Vie. Tu n'as qu'à choisir, de
ce Poignard, ou de ce Poison.
Voici la Récompense des Fa-
veurs que tu as accordées, il y a
deux jours au Marquis Parado,
chez la Baronne de Santa-Fede.
Nie encore, infidelle, qu'il n'ait
eu de toi des Faveurs, que tu ne
devois qu'à ton Epoux. Cette
Main, qu'il te baisoit tendre-
ment, en est une Conviction
évidente. Il me seroit, répon-
dit Emilie avec une Fermeté in-
croïable, aisé de me justifier des
Crimes que vous me reprochez,
si j'avois un autre Juge que vous-
même. La Baronne de Santa-
Fede peut rendre Justice à mon
Innocence. Elle sçait si j'ai re-
cherché à voir le Marquis. La
Mort ne m'épouvante pas: elle
va finir une Vie agitée de mille
Infortunes; elle va briser les Fers
où

ME. DE MIROL, III Part. 205
où je fus condamnée, & me dé-
livrer de votre Tiranie. Puisque
vous me laissez choisir le Genre
de Mort que vous me destinez,
donnez-moi ce Poison. De tous les
Présens, que me fit votre Main,
ce dernier m'est le plus cher.

NON, dit le Comte, ma
Vengeance ne seroit point satis-
faite, si je ne vous aprenois jus-
qu'où je l'ai poussée, avant de
vous donner la Mort. Votre in-
digne Amant doit perdre la Vie
dans ce même Moment. Un de
ses Domestiques, que j'ai gagné,
doit lui donner un Poison égal à
celui qui va punir votre Infidéli-
té. Ah! Barbare! s'écria Emi-
lie, que tu sçais bien frapper
mon Cœur par un Endroit sensi-
ble! Assouvi, Monstre, ta Fu-
reur. Que tardes-tu encore?
As-tu des nouveaux Supplices à
me faire souffrir? Et toi, cher
Marquis, de qui je fis tous les
Maux,

Maux, pardonne-moi d'avoir causé ta Perte. Exemples, tous les deux, de la plus malheureuse Fortune, notre Vertu & notre Innocence ne pûrent nous garantir du plus funeste Sort.

DANS le tems qu'Emilie attendoit le fatal Instant de sa Mort, un Domestique, complice des Fureurs du Comte, vint frapper à la Porte de la Chambre où se passoit cette funeste Tragédie. Monsieur, lui cria-t-il, songez à vous sauver. On sçait apparemment votre Dessein. Votre Hôtel est entouré de Soldats: on a déjà enfoncé la premiere Porte de la Cour; & vous pouvez encor vous évader par le Jardin. Ah! s'écria le cruel Mirol, je suis trahi: le Domestique de Parado m'a décélé. Mais, vous ne jouirez pas de mon Trouble & de mon Malheur. Il leva à ces Mots son Poignard, & présent a

ME. DE MIROL, *III Part.* 207
fenta le Poison à Emilie. Elle
le but sans résistance : &, dès
qu'elle l'eut avalé, le Comte
fortit de la Chambre avec préci-
pitation, descendant par un Esca-
lier dérobé dans son Jardin. Il
se sauva dans une Rue détournée,
& de-là se réfugia dans une Egli-
se. Sa Fuite précipitée laissa la
belle Emilie dans une Situation
à pouvoir être secourue. Elle
mit ses Cheveux dans sa Bouche,
&, s'efforçant de les enfoncer
dans son Gofier, elle rejeta le
Poison qu'elle avoit avalé, & qui
ne resta pas deux Minutes dans
son Estomac. Les Gens, qui en-
trèrent dans sa Chambre, con-
duits par son Frere & par un
Exempt des Gardes, la trouvè-
rent encore occupée à vomir le
Venin qu'elle venoit de prendre
de la Main de son Barbare. On
lui apporta tous les Secours pos-
sibles, & on espéra que les Re-
medes,

medes, qui avoient été donnez si à propos, empêcheroient les Suites funestes qu'on pouvoit craindre. Les Médecins crurent même, que le Poison n'avoit eu aucun Effet, & Emilie parut extrêmement soulagée.

PAR quel Hazard, dit-elle à son Frere, vous suis-je rédevable de la Vie, & qui a pu vous apprendre les Fureurs que méditoit mon cruel Epoux? C'est à Parado, reprit le Baron, que vous devez votre Conservation: c'est par lui que j'ai sçu l'Etat où vous étiez, & le Risque que vous courriez. Il n'est donc pas mort? demanda avec Empressement Emilie. Non, lui dit son Frere: le Trépas, qu'on a voulu lui donner, a occasionné votre Salut.

L'INDIGNE Comte de Mirrol, continua-t-il, avoit prétendu engager son Valet de Chambre à l'empoisonner. Il lui avoit pro-

promis cent Pistolles, pour l'encourager à ce Crime, & lui avoit ordonné, dès qu'il l'auroit accompli, de venir lui en apporter les Nouvelles dans votre Chambre, où il vouloit vous empoisonner aussi. L'Heure de cette Catastrophe devoit être à neuf Heures du Matin, & le Valet de Chambre devoit empoisonner le Marquis dans une Tasse de Chocolat. Tout étoit prêt pour l'Exécution, lorsque le Valet de Chambre, aiant versé le Poison dans la Chocolatiere, a présenté une Tasse remplie au Marquis. Le Hazard a fait qu'il l'a laissé glisser de la Soucoupe, & qu'elle est tombée par terre. Un Chien, que le Marquis aimoit beaucoup, a léché ce Chocolat qui étoit par terre, dans le tems que le Valet de Chambre remplissoit la Tasse de nouveau. Cet Animal a tombé mort un
Instant

Instant après. Cet Accident a étonné infiniment le Marquis. La Pâleur & l'Embarras de son Valet de Chambre lui ont fait soupçonner quelque Trahison : il a ordonné à ses autres Domestiques de l'arrêter. On a fait venir un second Chien : on lui a donné de ce Chocolat trempé dans du Pain ; & un Quart d'Heure après il en est mort. Le Marquis a interrogé son Valet de Chambre, & il a avoué tous les Forfaits du Comte de Mirol. Parado a frémi en apprenant le Risque que vous courriés : il a volé au Palais, & a appris à Son Altesse Roïale le Danger dans lequel vous vous trouviés. Cette Princesse a commandé une partie de sa Garde, pour vous secourir, & arrêter le Comte de Mirol. Parado avoit eu soin, en allant au Palais, d'envoïer chez moi un Domestique, m'avertir de tout
ce

M^E. DE MIROL, *III Part. 211*
ce qui se passoit. J'ai volé à vo-
tre Défense, & je l'ai rencontré
auprès d'ici. Lorsque nous som-
mes arrivez à l'Hôtel, en aiant
trouvé la Porte fermée, nous avons
frapé. Le Valet de Chambre de
Mirol, complice de ses Crimes,
& qui attendoit celui de Parado
pour l'introduire auprès de son
perfide Maître, nous a crié qu'on
n'ouvroit à personne. Nous avons
ordonné aux Soldats d'enfoncer
les Portes; &, quelque Diligen-
ce qu'on ait faite, on n'a pû em-
pêcher le perfide Mirol d'ac-
complir une Partie de ses Cri-
mes.

JE dois donc, dit tendrement
Emilie, la Vie au Marquis. Le
Ciel m'est témoin, que j'ai
moins été sensible à la Crainte
de la Mort, qu'à la Nouvelle de
son Trépas. Au milieu des Hor-
reurs du Fer & du Poison, le
Sort, que je croïois qu'il avoit su-
bi,

bi, étoit mon plus cruel Tourment. Mon Cœur, vous le savez mon Frere, est aussi pur que le jour: jamais je ne manquai à mon cruel Epoux; mais, je sento-
 tois que je le haïssois, depuis que je le croïois souillé du Sang du Marquis. Ah Madame! (s'écria un Homme, qui s'étoit toujours tenu caché dans la Foule des Soldats qui étoient entrez dans la Chambre avec le Baron,) ce Marquis est trop heureux, puitque vous avez pu le plaindre un Instant. Emilie reconnut Parado. C'étoit lui, & il n'avoit ôsé paroître, dans la Crainte de déplaire à Emilie. Oui, lui dit-elle, je ne m'en défens pas: j'ai souffert l'Idée de votre Mort avec regret. Hélas! C'étoit moi qui l'occasionnoit innocemment, & je tranchois le Cours d'une Vie dont je fis toutes les Infortunes.

LE Baron renvoïa l'Exempt
 &

M^e. DE MIROL, III Part. 213
& les Soldats, & chargea Parado
de rester auprès de sa Sœur. Je
vous confie, lui dit il, la Sûre-
té de ses Jours, tandis que je vais
rendre compte à Son Altesse
Roïale du son Succès de notre
prompt Secours.

PARADO, se trouvant en Li-
berté de pouvoir découvrir tout
ce qui se passoit dans son Cœur,
se mit à genoux auprès du Lit
d'Emilie, & les Yeux baignés de
Larmes. Hélas! Madame, lui
dit-il, il manquoit encore à mes
Malheurs la Douleur d'être la
Cause des Fureurs de votre
Epoux. J'ai servi de Prétexte
aux Emportemens de ce Barbare.
Pardonnez-moi une Faute où je
n'eus de Part, que celle que
mon fatal Destin m'y donna. Le-
vez-vous, répondit Emilie: vous
êtes entièrement justifié dans
mon Cœur; & c'est moi, qui
doit me reprocher les Maux que
vous

214 MÉMOIRES DE
vous avez soufferts. Vous auriés
vécu tranquille, si je n'eusse
troublé un Cœur, dont je ne
pouvois contenter les Vœux.
L'Entrevûe innocente, que nous
eûmes chez la Baronne de Santa-
Fede, nous a attiré toutes nos
Infortunes. Mon Mari fut té-
moin, lorsque vous me baisates la
Main en montant dans mon Ca-
rosse. Il m'a reproché cette Ac-
tion comme la Conviction des
plus grands Crimes. Vous savez,
Marquis, combien cette Faveur,
si c'en est une, fut innocente;
&, ne prévoiant pas votre Des-
sein, je ne fus point à même de
vous la refuser. Mais, continua
Emilie, levez-vous. La Situa-
tion, dans laquelle vous êtes,
peut nous attirer des nouveaux
Chagrins. Quelque Domestique
peut entrer, & en instruire mon
jaloux Mari. Hélas! il jugeroit
de mes Bienfaits par les Remer-
cimens

M^E. DE MIROL, III Part. 215
cimens qu'il croiroit que vous
m'en faites.

LE Marquis obéit à Emilie
& s'affit sur une Chaise assez éloi-
gnée du Lit. Eh quoi! dit-il,
Madame, Voulez-vous encore
garder quelque Ménagement avec
l'indigne Comte de Mirol? Après
l'Action affreuse qu'il a voulu
commettre, n'êtes vous pas en-
tièrement justifiée dans le Public
des Procédez les plus violens
que vous sauriés avoir avec lui?
Quel que soit son Crime, répon-
dit Emilie, il est toujours mon
Epoux: rien ne peut m'autoriser
à lui manquer. Jusqu'à un cer-
tain Point, je mettrai ma Vie
en sûreté; mais, je contenterai
son Humeur jalouse. Je deman-
derai à Son Altesse Roïale la
Grace de mon Epoux, & la
Permission de me retirer dans un
Couvent. Vous vous punirez
donc

donc, s'écria Parado, du Crime d'un Barbare, & vous serez captive & retirée, tandis que le Comte de Mirol jouira impunément du Fruit de ses Perfidies? Non, Madame, non: il a en moi un Ennemi, qui saura le punir de tous ses Forfaits; &, puisqu'il a voulu m'ôter la Vie, je saurai par sa Mort me délivrer d'un Assassin. Il sçait déjà l'Etat où je l'ai réduit dans notre premier Combat. Je me flatte, qu'il ne m'échappera pas un seconde fois. Je vous le défens, reprit vivement Emilie, sous Peine de ma Haine. Songez, qu'un pareil Procédé seroit pour moi le plus sensible Outrage.

CETTE Conversation fut interrompue par le Baron Casca, & la Comtesse de Santa-Fede, que Son Altesse Roïale avoit envoiee de sa Part assûrer Emilie

de

M^e. DE MIROL, III Part. 217
de sa Protection. Le Baron ap-
prit à sa Sœur, que son Epoux,
après s'être sauvé dans l'Eglise
de Saint Philippe de Nery,
voïant que personne ne songeoit
à le poursuivre, & ne s'étoit ap-
perçu de sa Retraite, étoit for-
ti de la Ville déguisé avec un
Habit que les Moines lui avoient
donné, & qu'on ignoroit quel
Chemin il avoit pris. Son Al-
tesse Roïale, ajoûta le Baron,
m'a promis d'emploïer son Auto-
rité, pour le punir d'un Crime
dont tout le Public est déjà in-
struit. Si vous m'aimez, mon
Frere, dit Emilie, vous join-
drez vos Prieres aux miennes,
pour obtenir sa Grace. Songez,
qu'il est mon Epoux, & qu'il
est votre Frere. La Honte de
son Supplice retomberoit sur
nous.

C E P E N D A N T , Emilie se
K sentit

218 MÉMOIRES DE
sentoit un peu de Fièvre, & elle
se plaignoit d'une Douleur de
Tête. Les Médecins attribuèrent
à l'Agitation ces Mouvements
du Sang: ils assurèrent
toujours, qu'il n'y avoit rien à
craindre pour les Suites du Poi-
son. La Fièvre d'Emilie conti-
nua plusieurs jours sans augmen-
ter. Son Mal étoit une espece de
Langueur, dont on disoit qu'elle
guériroit aisément. Sa Situa-
tion ne l'empêchoit pas de son-
ger à son Epoux. Elle voulut
savoit sa Retraite, pour préve-
nir les Besoins qu'il pourroit
avoir. Elle avoit vainement é-
crit à Son Altesse Roïale une
Lettre pour obtenir la Grace
de son Mari. Cette Princesse
avoit refusé constamment de
s'interresser pour lui; & la Cour
étoit portée à poursuivre cette
Affaire. Le Duc même avoit
chargé

M^E. DE MIROL, III Part. 219
chargé ses Ministres d'écrire
dans les Places Frontieres, pour
arrêter le Comte, s'il n'étoit
point encore sorti du Piémont.
Les Pourfuites, qu'on faisoit
contre Mirol, inquiétoient fort
Emilie. Elle sçut enfin, que
son Mari étoit à Genes. Elle
lui écrivit de la façon la plus
consolante, & lui envoïa l'Ar-
gent dont il pouvoit avoir be-
soin, tous ses Biens aiant été mis
en Sequestre.

LE Baron Casca aprit aussi
que Mirol étoit à Genes. Il
voulut vanger lui-même l'Ou-
trage qu'avoit reçu son Ami &
sa Sœur. Il partit, sans com-
muniquer son Dessein, en Poste
pour Genes, où il arriva le mê-
me jour : &, aiant appris la De-
meure du Comte, il lui écrivit
ce Billet.

K 2

LET-

L E T T R E.

QUOIQU'UN Empoisonneur ne mérite de mourir que de la Main d'un Bourreau, je veux, pour sauver votre Infamie, vous faire expirer sous mes Coups. Si vous savez encore vous défendre par d'autres Armes que par le Poison, trouvez-vous à neuf Heures du Soir auprès du Fanal, le long du Rivage de la Mer.

Le Comte vint au Rendez-vous; & le Baron, qui, après l'Action que son Ennemi avoit voulu exécuter, ne pouvoit plus compter sur sa Franchise, y vint suivi de deux Domestiques, qu'il plaça dans un Lieu d'où ils pouvoient le secourir en cas de Surprise. Cette Précaution fut inutile.

M^E. DE MIROL, III Part. 221
tile. Mirol, aiant d'abord blef-
fé légèrement le Baron, crut
qu'il sortiroit Vainqueur de ce
Combat; mais, il reçut un
Coup sous le Teton gauche,
qui le renversa mort par Terre.
Le Baron le poussa dans la Mer,
avec une Indignation qui tenoit
de la Fureur. Va, lui dit-il,
dans le Fond de l'Eau, de peur
que tu ne retournasses une autre
fois à la Vie.

PENDANT que ces Choses
se passoient à Genes, il en arri-
voit de plus tristes à Turin. La
Maladie d'Emilie étoit redou-
blée. Les Médecins virent clai-
rement, que tous les Remedes,
qu'ils lui avoient donnez, n'a-
voient pû garantir l'Effet du
Poison, & n'avoient que différé
son Effet. Ils comprirent, qu'E-
milie approchoit de sa Fin. Elle
sentit elle-même, que sa Lan-
-17101

K 3

gueur

gueur augmentoit à chaque instant, & vit approcher la Mort avec un Oeil tranquille.

LE Marquis ne pouvoit contraindre sa Douleur aux Yeux d'Emilie. Quoiqu'il eût voulu lui cacher combien l'Etat dans lequel elle se trouvoit étoit dangereux, les Larmes, qui s'échappoient malgré lui de ses Yeux, montroient ce qui se passoit dans son Cœur. La belle Comtesse s'en apperçut. Consolez-vous, lui dit elle, mon cher Marquis. Je connois que ma dernière Heure approche. Puisque je ne pouvois être à vous en vivant, je ne crains point la Mort. Je la regarde comme la Fin de mes Peines: elle va terminer le Trouble & l'Embarras que me donnoit une Passion qui me fut toujours chere, & que je fus contrainte d'étouffer dans le Silence. Nous
tervi-

M^e. DE MIROL, III Part. 223
servirons tous deux à la Postérité
d'Exemple de l'Amour le plus
tendre & le plus malheureux.
Adieu, cher Marquis. Si vous
m'avez véritablement aimée, ou-
bliez les Offenses que mon Epoux
vous a faites. Pardonnez-lui aussi
sincèrement, que je lui pardonne
ma Mort. Puisse-t-il reconnoi-
tre un jour, pour sa Consolation,
combien je fus l'Esclave de ma
Vertu & de mon Devoir. Emi-
lie n'eut pas la Force de poursui-
vre son Discours, & elle expira
bientôt après.

LE Marquis sembla être moins
sensible qu'on n'auroit cru : sa
Douleur n'éclata point en de-
hors; mais, elle n'en fut que
plus sensible. Dans les grandes
Infortunes, le Cœur saigne, &
ne pleure pas. Le Jour du Tré-
pas d'Emilie fut le dernier de la
Vie de son Amant infortuné. Pa-

rado fut si faisi, & il se fit dans lui un si grand Mouvement, qu'il tomba dans un Evanouissement dont tous les Secours ne pûrent le tirer. Il suivit le Sort de sa belle Maitresse, & expira deux Heures après elle.

LE Baron Casca arriva de Genes le lendemain de cette triste Catastrophe. Il y fut si sensible, que ces nouveaux Malheurs renouvelant l'Idée des premiers, il se retira pour toujours du Monde dans une Maison de Campagne où il resta jusqu'à sa Mort.

*Fin de la troisieme & derniere
Partie.*



TABLE

DES

S U J E T S

CONTENUS

DANS CES

MEMOIRES.

Naissance d'Emilie, Fille du Comte d'Acculea, & son Education. Pag. 1

Elle est présentée à la Princesse Royale de Savoie. 3

Le Marquis Parado en devient amoureux, & le lui déclare. 3, 5, &c.

Elle devient sensible pour lui. 11. &c.

Elle s'évanouit le voyant blessé par un Sanglier, & ses Inquiétudes pour sa Santé. 14, &c.

Elle consent qu'il la fasse demander en Mariage, & elle lui est promise. 20, 21, &c.

Le Comte de Mirol la demande en vain. 25, 26

Sont

T A B L E.

<i>Son Frere, le Baron Casca, amoureux d'Angelina, refuse de se marier selon les Vûes de son Pere, & s'enfuit avec elle.</i>	28, 31, &c.
<i>Mirol fait accroire à Acculea, que Parado est complice de cette fuite.</i>	32, 33
<i>Acculea rompt avec Parado, & promet Emilie à Mirol.</i>	34, 37, &c.
<i>Parado & Mirol se battent, & celui-ci est dangereusement blessé.</i>	46, 48, &c.
<i>Inquiétudes d'Emilie pour Parado.</i>	55, &c.
<i>Elle rompt avec lui, il est exilé, & elle épouse Mirol.</i>	58, 63, 72
<i>Elle est exposée aux Fureurs de sa Jalousie, & il l'emmene en Campagne.</i>	73, &c.
<i>Parado & Casca reviennent à Turin,</i>	75, 80
<i>Histoire du Baron Casca & d'Angelina.</i>	87
<i>Parado & Casca vont voir la Comtesse de Mirol, & partent pour le Levant.</i>	144, 153
<i>Histoire de Grégorio, & de Napiolina.</i>	156, &c.
<i>Mirol revient à Turin, & sa Femme est faite Dame d'Honneur de la Prin-</i>	Prin-

T A B L E.

<i>Princesse Roiale.</i>	179, &c.
<i>Acculea meurt, & Casca & Parado reviennent à Turin.</i>	180, 181
<i>Nouvelles Marques de Jalousie de Mirol, & Plaintes de sa Femme.</i>	189, &c.
<i>Il la trouve avec Parado, les vent em- poisonner tous deux, & est obligé de s'enfuir,</i>	202, 205, 207
<i>Entretien de Parado & de la Com- tesse de Mirol.</i>	213
<i>Son Mari se sauve à Genes, & y est tué par Casca.</i>	219-221
<i>Elle meurt de Poison, & son Amant de Douleur.</i>	223, 224
<i>Casca quitte le Monde, & meurt à la Campagne.</i>	224



410⁷⁸
2175

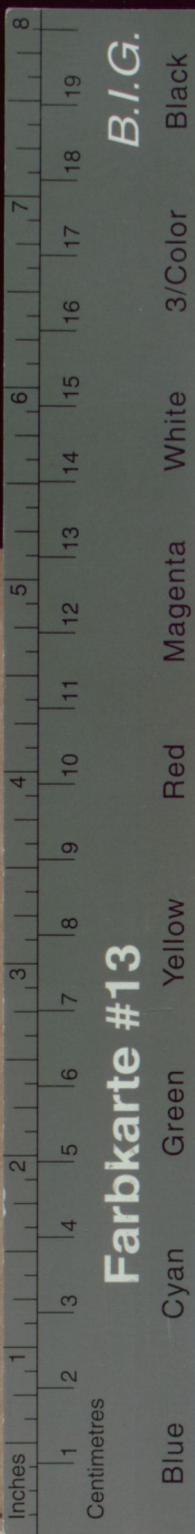
AB=40 10
2175

5

X2365695

DE 2382 ^C/₃₀

No



B.I.G.

Farbkarte #13

MEMOIRES
DE LA
COMTESSE
DE
MIROL,
OU
LES FUNESTES EFFETS
DE L'AMOUR ET DE
LA JALOUSIE;
HISTOIRE PIEMONTOISE:
PAR Mr. LE MARQUIS
D'ARGENS.



A LA HAYE, ...
Chez ADRIEN MOETJENS,
M, DCC. XXXVI.